DIPLÔME INTER-UNIVERSITAIRE
SANTÉ
SOCIÉTÉ
MIGRATION

ADOLESCENTS ETRANGERS EN FRANCE :

QUAND LES PAIRS DEVIENNENT NOUVEAUX REPERES

Mémoire du Diplôme Inter-Universitaire « Santé, société et migration »
Rédigé sous la direction de Vincent Tremblay

Sagnard Blandine

Année 2023-2024

SOMMAIRE

PREMIERE PARTIE : L'ACCUEIL DES MNA SUR LE SERVICE D'AUBENAS 4

I. PRESENTATION DE L'ASSOCIATION PLURIELS 4

II- PRESENTATION DU SERVICE MNA A AUBENAS 4

III- PRESENTATION DES MNA 6

1. LES MOTIFS DU DEPART (CATEGORIES SELON ETIEMBLE) 6

2. LE CADRE LEGISLATIF 7

3. LA SANTE MENTALE DES MNA 8

DEUXIEME PARTIE : SEUL EN ETANT PLUSIEURS 10

I. DES FACTEURS D'ISOLEMENT POUR LES MNA 13

1. L'ADOLESCENCE ET LE MANQUE DE REPERES 13

2. LE SENTIMENT D'EXCLUSION 14

3. L'IMPERATIF DE REUSSITE 16

4. LA CONCURRENCE 18

5. LE MANQUE DE CONFIANCE 19

II. DES LIENS POUR SUBSISTER 21

1. LES RELATIONS AVEC L'EQUIPE 21

2. LES RELATIONS AVEC LES PAIRS 24

TROISIEME PARTIE :S'APPUYER SUR LES RESSOURCES DES MNA POUR MIEUX LES ACCOMPAGNER 31

CONCLUSION 34

INTRODUCTION

Depuis 2019, j'interviens en tant qu'éducatrice spécialisée sur le service Mineurs Non Accompagnés d'Aubenas (MNA), petite ville ardéchoise de 12000 habitants.

Avec mon équipe, nous avons à cœur d'être au plus près des besoins des jeunes. Si la situation administrative de ces jeunes est une de leur préoccupation majeure, l'absence de responsable légal auprès d'eux, leur isolement et leur sentiment de solitude sont prégnants lors de leur arrivée au sein de notre service.

Nous l'observons, notamment, au quotidien dans leur besoin d'attachement envers les adultes référents que nous sommes en tant que travailleurs sociaux.

Par ailleurs, à leur arrivée, certains jeunes peuvent nommer leur envie de créer des liens avec des jeunes adolescents français mais nous observons que cela est difficile pour eux et qu'ils ont tendance à rejoindre spontanément le groupe de jeunes MNA déjà formé. Ce groupe, mouvant du fait des arrivées et des départs, existe depuis la création du service et me paraît permettre aux jeunes d'avoir une identité commune. En effet, ceux-ci semblent pouvoir partager des vulnérabilités mais aussi des rêves, croyances et valeurs communes.

Dans ce travail de mémoire, j'ai souhaité mettre en exergue deux pôles qui sont en tension pour ces jeunes, à savoir leur isolement qu'ils nous expriment et leur capacité à créer des liens très rapidement avec les autres jeunes accueillis dans notre association. Je me poserai alors la question de quels pairs il s'agit pour eux et de la nature de ces liens? Les jeunes se considèrent ils comme des camarades qui partagent uniquement des activités de loisirs, des discussions légères ou bien créent-ils une amitié plus profonde ? Partagent-ils des préoccupations communes, des relations plus intimes comme leur situation familiale par exemple ?

Je souhaiterais mieux appréhender les mécanismes et les ressources que mobilisent les jeunes que nous accueillons pour se sentir soutenus et pouvoir ainsi avancer dans leur projet de vie.

Pour cela, je vais présenter dans une première partie ma structure, mon service et le public MNA que j'accompagne.

Je m'attacherai dans une deuxième partie, à partir de la parole des jeunes, à décrire le temps de l'accueil de ces jeunes, le contexte dans lequel ils arrivent et les enjeux relationnels auxquels ils doivent faire face.

Dans une troisième partie, je tenterai de tirer des enseignements afin de prendre en compte les spécificités de l'accompagnement de ces jeunes MNA.

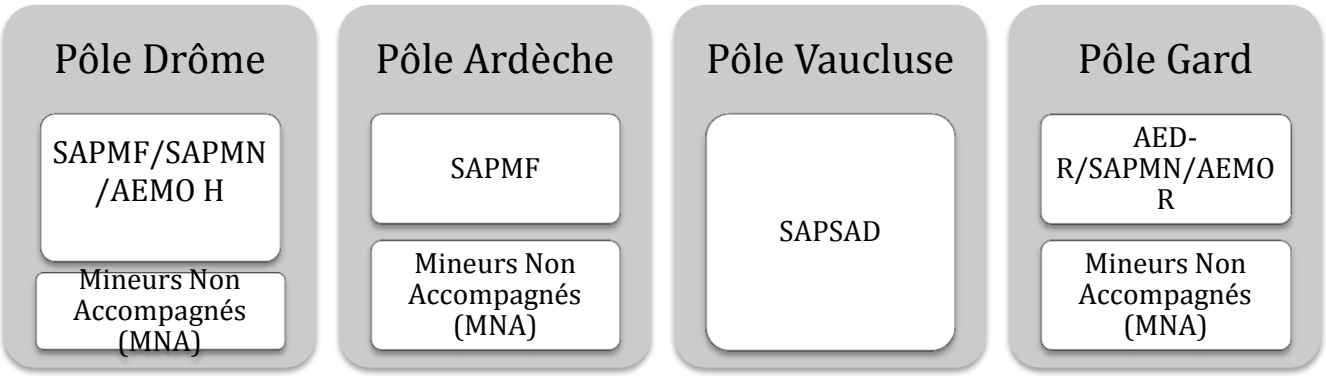
PREMIERE PARTIE : l'accueil des MNA sur le service d'AUBENAS

I. PRESENTATION DE L'ASSOCIATION PLURIELS

L'association Pluriels est une association loi 1901 créée en juin 2007. Le siège de l'Association se situe à Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans la Drôme. L'association Pluriels est soumise au cadre législatif des Etablissements médico-sociaux en général du 2 janvier 2002 du CASF (Code de l'Action Sociale et des Familles).

Elle a pour principe d'adapter la prise en charge au plus près des besoins des enfants et adolescents par des dispositifs d'aide à la parentalité et de protection de l'enfance. Le dispositif est organisé en 4 pôles selon 4 territoires : Les pôles Drome, Ardèche, Gard et Vaucluse.

Chaque pôle propose de l'accompagnement éducatif au sein des familles et trois d'entre eux (la Drôme, l'Ardèche et le Gard) accueillent des Mineurs Non Accompagnés en semi-autonomie.



SAPMF : Service d'Adaptation Progressive en Milieu Familial
SAPMN : Service d'Adaptation progressive en milieu Naturel
AED : Accompagnement Educatif à Domicile
AEMO H : Action Educative en Milieu Ouvert avec Hébergement.
SAPSAD : Service d'Accueil, de Protection, de Soutien et d'Accompagnement
AEMA R : Accompagnement Educatif en Milieu Ouvert Renforcé

II- PRESENTATION DU SERVICE MNA A AUBENAS

Le service s'adresse à des mineurs à partir de 15 ans pour lesquels un travail d'accompagnement social et éducatif en semi- autonomie est pertinent. Quand ils ont moins de

15 ans, les jeunes sont plutôt orientés vers des familles d'accueil ou, depuis peu, sur un service dédié aux moins de 15 ans à Annonay.
Cette mesure d'accompagnement s'exerce sous la responsabilité du Conseil départemental. Elle fait suite à une décision judiciaire de placement prononcée par le juge des enfants (Ordonnance de Placement Provisoire :OPP) (Cf. Art. 375 du Code Civil). En Ardèche, il n'y a plus d'O.P.P. depuis le 1er janvier 2021.
C'est donc une mesure confiée par un jugement de tutelle, qui désigne le Conseil Départemental comme tuteur légal.

Concrètement, c'est le Chef de Service Educatif du foyer de l'enfance qui assure par délégation le rôle de tuteur légal. Nous sommes 5 éducateurs sur notre service sous la responsabilité d'un chef de service.
Sur Aubenas, nous accueillons une file active de 32 mineurs et jeunes majeurs, tous masculins à ce jour, bénéficiant d'un contrat jeune majeur avec le département. La grande majorité de ces jeunes hommes est originaire de l'Afrique de l'Ouest, seulement trois jeunes sur les 32 viennent d'ailleurs, à savoir le Bangladesh.
Concernant les pays d'Afrique, nous accueillons en majeure partie des jeunes originaires de Guinée, Côte d'Ivoire et du Mali.

Les 32 jeunes sont hébergés en logement semi-collectif prévu pour l'accueil de 2 à 4 adolescents, ce qui représente 12 appartements.
L'équipe éducative prévoit des rencontres hebdomadaires dans les appartements et des actions éducatives sous forme individuelles ou collectives. Nous rencontrons également les jeunes en individuel, en entretien au bureau ou au cours d'accompagnements.
Si cette modalité d'accueil peut être critiquée au regard du manque de mixité (contrairement à un accueil en Maison Educative à Caractère Social) car elle pourrait être, par voie de conséquence un possible frein à l'intégration des jeunes MNA, nous observons sur le terrain que vivre avec d'autres jeunes partageant des parcours et des objectifs similaires est davantage perçu comme bénéfique par les jeunes accueillis.
Nous exerçons deux missions principales auprès de ces adolescents, à savoir une mission d'accompagnement social (insertion sociale et professionnelle, vie sociale, gestion financière, budget, démarches administratives juridiques) et une mission d'accompagnement éducatif et d'étayage (gestion du quotidien, démarches de soins)

III- PRESENTATION DES MNA

1. LES MOTIFS DU DEPART (catégories selon Etiemble)

En premier lieu, il faut spécifier que ces jeunes viennent de pays différents, de continents différents et qu'ils ont tous une histoire différente. Leurs motifs de départ sont également pluriels. C'est à partir de 1990 que les jeunes mineurs isolés ont commencé à apparaître en France et suite à la demande de la Direction de la Popilation et des Migrations (DPM) qui cherchait à mieux appréhender la question de la miigration chez ces jeunes garçons à l'époque, Angelina Etiemble a établi une première catégorisation où elle classe ces enfants selon différentes types de parcours[1] :

• Les "exilés" : les mineurs exilés viennent de régions ravagées par les guerres et les conflits ethniques. Ils quittent leurs pays par crainte des répressions, à cause des activités politiques de leurs proches ou du fait de leur appartenance ethnique. Leurs parents ont été tués ou bien ont disparu. Certains fuient aussi l'enrôlement dans l'armée ou les troupes rebelles.

• Les "mandatés" : ces mineurs quittent leur pays, incités par leurs proches, pour échapper à la misère. Leurs parents peuvent les mandater afin de travailler en Europe et d'envoyer de l'argent à la famille restée au pays, ou pour qu'ils poursuivent des études et ait un métier par la suite. Dans ce cas, leur famille a dépensé ses dernières économies pour payer le voyage.

• Les "exploités" : ils sont aux mains de trafiquants, et deviennent leurs objets. L'exploitation peut revêtir différentes formes : prostitution, travail clandestin, mendicité et activités de délinquance.

• Les "fugueurs" : ils entrent dans le schéma traditionnel de fuite du domicile en raison d'un conflit familial ou de maltraitance. La fugue les porte au-delà des frontières de leur pays.

• Les "errants" : ces mineurs étaient déjà en situation d'errance dans le pays d'origine, depuis parfois des mois voire des années avant le départ pour l'Europe. Vivant dans la rue, de mendicité ou emplois de fortune, ils tentent leur chance dans un pays riche.

Il est évident que les frontières entre catégories sont poreuses et qu'un jeune peut être parti pour plusieurs raisons à la fois. En 2012, c'est le ministère de la Justice qui souhaite actualiser la typologie de 2002, ainsi Angélina Etiemble et Omar Zanna rajoutent de catégories à savoir le « mineur-aspirant » et « le mineur-rejoignant »[2]

---

[1] A. ETIEMBLE, les mineurs isolés étrangers en France , *Migrations Etudes*, n°10, Septembre 2002.

[2] A. ETIEMBLE et O. ZANNA, Des typologies pour faire connaissance avec les mineurs isolés étrangers et mieux les accompagner , *TOPIK*, juin 2013.

2. LE CADRE LEGISLATIF

Concernant les MNA, conformément à la n° 2016-297 du 14 mars 2016 relative à la protection de l'enfance, leur situation relève de la protection de l'Enfance en danger, confiée à la collectivité départementale (service de l'Aide Sociale à l'Enfance dite « ASE »). Ainsi les Mineurs reconnus comme Non Accompagnés devraient bénéficier d'une mesure de protection au même titre que tout enfant considéré en danger ou en risque de l'être jusqu'à ses 18 ans, puis il devrait avoir le droit de demander un contrat jeune majeur s'il en a besoin jusqu'à ses 21 ans comme l'indique la loi Taquet du 07/02/2022.

Malgré un cadre législatif bien établi, depuis 2012, le Défenseur des Droits n'a cessé d'être sollicité car les droits de ces enfants sont souvent bafoués. Il établit un rapport en février 2022 avec 32 recommandations pour « faire progresser l'effectivité des droits de ces mineurs »[3]

En effet, les droits qui découlent de la « mise sous protection », pourtant bien énoncés dans le Code de l'action sociale et des familles (CASF) et leur mise en œuvre, paraissent bien différenciés selon les collectivités locales. La prise en charge institutionnelle d'un enfant accueilli dans des conditions similaire est également différente que celle d'un MNA. Par exemple le prix de journée d'un jeune MNA pris en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance est de 52 Euros alors qu'il est de 75 Euros pour un jeune natif de France.

Un des enjeux majeur au cours de ces dernières années est celui de l'âge déclaré du jeune MNA lors de son arrivée. En effet, le Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile (CESEDA) prévoit que selon l'âge auquel le jeune est pris en charge pris en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance, il pourra bénéficier d'un titre de séjour plus ou moins protecteur à sa majorité. Pour exemple, un jeune pris en charge avant 15 ans peut envisager d'avoir la nationalité française après trois ans de prise en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE), un jeune pris en charge entre 15 et 16 ans pourra se voir délivrer un titre de séjour « vie privée, vie familiale » tandis qu'un jeune pris en charge après 16 ans se verra délivrer un titre de séjour « travailleur temporaire » ou « salarié », bien moins protecteur car établi en fonction du contrat de travail qu'il présentera aux services de la préfecture.

Pour témoigner de son âge le jeune peut faire valoir son acte de naissance s'il en possède un.

[3] Défenseur des droits, rapport 2022 : les mineurs non accompagnés au regard du droit, février 2022. Consulté sur le site Défenseurdesdroits.

Le code civil (art. 47) pose une présomption d'authenticité des actes d'état civil établis en pays étranger : « Tout acte de l'état civil des Français et des étrangers fait en pays étranger et rédigé dans les formes usitées dans ce pays fait foi, sauf si d'autres actes ou pièces détenus, des données extérieures ou des éléments tirés de l'acte lui-même établissent, le cas échéant après toutes vérifications utiles, que cet acte est irrégulier, falsifié ou que les faits qui y sont déclarés ne correspondent pas à la réalité ». Ainsi, tant que l'acte n'est pas considéré irrégulier, le jeune doit pouvoir bénéficier d'une protection.

Cette situation concerne les jeunes ayant la possibilité de fournir un acte de naissance, cependant, certains jeunes sont évalués uniquement sur entretien ne possédant pas d'acte d'état civil à leur arrivée. S'ils sont évalués mineurs, ils seront orientés vers les services d'accueil de Mineurs Isolés (SAMI) plus ou moins rapidement au regard des places disponibles.

A l'inverse, s'ils ne sont pas reconnus mineurs, ils ont la possibilité de faire un recours auprès du juge des enfants sur le fondement de l'article 375 du code civil.

Le juge des enfants décidera s'il faut protéger l'enfant ou non. En Ardèche, la décision est souvent celle de protéger l'enfant en demandant au département de faire expertiser les actes d'état civil.

Ainsi, les délais de prise en charge peuvent être très longs, ce qui décale la possibilité de commencer les démarches d'insertion pour le jeune.

Dans mon département, en Ardèche, comme au niveau national, les dispositifs d'accueil des MNA sont de plus en plus saturés avec des profils de jeunes qui évoluent. Il y a de plus en plus de filles d'une part, des jeunes de plus en plus jeunes mais également des jeunes non mineurs qui, faute de possibilité d'accueil digne dans les autres dispositifs tentent leur chance.

3. LA SANTE MENTALE DES MNA

Le Rapport de Médecins Sans Frontières et du Comede décrivant la santé mentale des mineurs non accompagnés fait état d'une prévalence des traumatismes et traumatismes complexes, de dépression et de troubles réactionnels à un facteur de stress lié à la précarité en France[4].

En effet, « la santé mentale des MNA peut être particulièrement dégradée en raison de leurs parcours de vie souvent extrêmement éprouvants : événements traumatiques dans leurs pays d'origine, au cours du parcours migratoire et dans les pays de destination. Ils vivent dans un

[4] Médecins sans frontières, Comède, La santé mentale des mineurs non accompagnés. Effets des ruptures, de la violence et de l'exclusion , novembre 2021. Consulté sur le site Comède.

climat d'insécurité permanent. Ils doivent s'adapter à des contextes, des lieux de vie, des règles et des langues méconnus pour assurer leur survie » comme le souligne le rapport de médecins du monde en 2019.[5]

Malgré les connaissances des professionnels sur cet état de fait, « l'état de stress post traumatique reste largement sous-évalué dans le cadre de l'accueil MNA »[6]

Une des raisons pourrait être l'injonction sociale faite à ces jeunes. Ils sont protégés au titre de l'enfance en danger mais devront démontrer leur légitimité à obtenir un titre de séjour dès leur majorité. Sydney Gauthier exprime que « le coût psychique de cette quête de légitimité sociale se solde par une internalisation de leur détresse dans la mesure où le symptôme viendrait contredire leurs efforts d'adaptation. Cette situation provoque une adaptation elle-même paradoxale puisqu'elle étouffe la possibilité de manifester leur souffrance psychique, mais aussi de l'identifier »[7].

Il semble ainsi que de nombreux jeunes que nous accueillons ne peuvent pas faire part de leur vulnérabilité, peut-être par peur que le parcours de soins entrave leur parcours d'intégration. J'accompagne des adolescents qui établissent une priorité quant à la réussite de leur projet d'insertion professionnelle alors qu'ils m'apparaissent en grande souffrance psychique. Ils semblent mettre de côté cet état émotionnel car il est trop difficile à gérer dans le contexte d'insécurité qu'ils traversent et qu'ils ont peur de s'effondrer moralement au point de ne pouvoir faire face aux exigences scolaires, professionnelles qui sont gage d'obtention de droit au séjour à 18 ans.

[5] Médecins du Monde et le Centre Primo Levi, La souffrance psychique des exilés, une urgence de santé publique, 2019. Consulté sur le site cairn.info

[6] S. GAULTIER, Stress post traumatique et alliance thérapeutique auprès des mineurs non accompagnés, *rhizome*, N°69-70, Décembre 2018.

[7] S. GAULTIER, « Stress post traumatique et alliance thérapeutique auprès des mineurs non accompagnés», *rhizome*, N°69-70, Décembre 2018.

DEUXIEME PARTIE : Seul en étant plusieurs

Comme j'ai pu l'exposer en première partie, je suis plus amenée à travailler auprès de jeunes garçons originaires d'Afrique de l'Ouest, ainsi mon travail de mémoire fera référence aux jeunes africains de mon service. Tout en étant attentive à ne pas faire de généralités tant les motifs de départ, les parcours et les besoins de ces jeunes sont pluriels, lorsque j'évoque le groupe de jeunes dans la suite de mon mémoire, il s'agira des jeunes garçons, MNA accueillis sur mon service à Aubenas, tous originaire d'Afrique de l'Ouest. Malgré leurs individualités, ils partagent des points communs que je souhaite prendre en compte tout au long de ce travail.

En effet, ce sont des jeunes qui ont fait le voyage migratoire par leurs propres moyens et ont subi de nombreuses ruptures. Souvent, pour ces jeunes, ce voyage a été traumatique par les expériences douloureuses vécues en chemin. L'arrivée en Europe puis en France comporte également des épreuves et un grand nombre d'entre eux se trouvent en grande vulnérabilité sociale et psychique. Outre la dimension psychologique des traumatismes laissés par le temps de la migration (peurs, agressions, pertes, etc.), ils ont également pour certains une dette (financière, affective) envers leur famille qu'ils doivent « rembourser » coûte que coûte.

C'est à partir de ces éléments et des observations que je fais dans ma pratique professionnelle que j'ai choisi d'aborder mon sujet de mémoire.

Ainsi, dans ma pratique, j'observe au quotidien la lutte de ces jeunes contre leurs souffrances et je suis témoin des énormes ressources qu'ils mobilisent pour dépasser les traumatismes vécus et répondre aux exigences d'adaptation et d'intégration qui leur sont demandées dans l'espoir de trouver un jour stabilité et sérénité.

La plupart des jeunes que j'accompagne dans mon travail me confient se sentir isolés, éprouvant un fort sentiment de solitude, ne faisant confiance à personne. Ils utilisent l'expression : « je marche seul ». Nous pouvons penser que cela est lié aux expériences vécues mais aussi à l'incertitude de la situation administrative actuelle dans laquelle ils se trouvent. Pour autant, dans les rues d'Aubenas, ils « marchent » la majorité du temps en groupe. Ils se regroupent en centre-ville entre jeunes hommes africains sur la place publique pour bavarder ou seulement pour être ensemble, pour se sentir entourés.

Cette tension apparente qu'il existe entre leur affirmation d'avancer tout seul et le besoin de se raccrocher à un groupe de pairs, l'hyper-présence et l'influence de ce groupe me questionne depuis mes premières expériences auprès du public MNA. J'ai déjà travaillé auprès d'adolescents, notamment en tant qu'éducatrice de prévention spécialisée, j'ai donc été sensibilisée à l'importance du groupe de pairs à l'adolescence notamment dans ses fonctions de socialisation et de construction d'identité. Cependant, en ce qui concerne les jeunes que j'accompagne depuis cinq ans sur Aubenas, je note que le besoin de se référer au groupe de pairs est exacerbé. Le regard de l'autre, qui appartient au même groupe, a une influence forte, positive ou négative. Juliette Leconte, Psychologue clinicienne à France Terre d'Asile et au foyer de l'enfance Tandou à Paris[8], met en avant le fort besoin d'affiliation à un groupe de pairs pour les jeunes MNA dont le sentiment de filiation est mis à mal. En effet, ils sont encore jeunes et doivent se construire en l'absence de leurs parents. Ainsi appartenir à un groupe de pairs et s'y référer favorise une identité sociale.

Je m'interroge alors sur la place du collectif chez les MNA. Celui-ci est-il un frein ou bien une force pour le devenir de ces jeunes ?

Par ailleurs, je note aussi la forte intensité du lien qu'ils construisent avec l'équipe éducative et particulièrement avec leur éducateur/éducatrice référente. Ils nous investissent de manière intense, nous plaçant comme parent de substitution. Il est fréquent que les jeunes dont nous sommes référents nous nomment comme leurs « mamans de France ». Au fur et à mesure, j'ai compris que nous ne mettions pas la même signification sous le terme de « maman », car pour eux, c'est celle qui prend soin d'eux en général.

Je m'interroge alors sur la nature des relations que ces jeunes construisent lors de leur passage sur notre service, sont-elles des relations subies et y-aurait-il la possibilité de construire de véritables liens pour eux ?

J'ai souhaité suivre la formation du DIU « santé, société, migration » pour me décaler de ma pratique quotidienne d'éducatrice, approfondir des connaissances dans différents domaines et pour ajuster mon intervention au plus près des besoins de ce public et, notamment, concernant leur santé mentale. Lorsque j'ai expliqué ma démarche de formation et aux jeunes que j'accompagne, ils ont exprimé une sincère sensibilité à cela. Ils m'ont dit se sentir considérés et

[8] J. Leconte, construire un cadre rassurant pour la prise en charge complexe des mineurs isolés étrangers, *les cahiers de rhizome*, N°59, Mars 2016.

en être touchés comme Doumbia qui me dit : *« Si je comprends, tu vas te casser la tête à l'école pour nous ? tu nous aimes vraiment alors ! »*

Leurs réactions m'ont confortée dans mon envie de me décaler davantage de mes habitudes de travail, de m'échapper des obligations administratives pour prendre le temps de les interroger, de les écouter sur ce qu'ils vivent dans leur vie d'adolescent en migration. Je souhaitais leur donner la parole. Je leur ai fait part de mes interrogations sur leur fonctionnement de groupe qui, de mon point de vue, dissone avec leur fort sentiment de solitude et que j'envisageais de travailler sur ce sujet dans le cadre de mon mémoire.

Leur réaction a été très enthousiaste, chacun souhaitant s'exprimer sur sa perception de la situation.

Par manque de temps, j'ai dû choisir 4 jeunes à interroger. Comme critère de sélection, j'ai choisi la date d'arrivée sur le service, estimant qu'ils avaient assez de recul depuis leur arrivée pour répondre à mes questions. De plus, ces jeunes avaient obtenu leur titre de séjour, j'imaginais qu'ils étaient alors davantage sécurisés et disponibles psychiquement pour répondre à mes questions.

Soutenue par Vincent Tremblay, mon directeur de mémoire, j'ai établi une grille d'entretien.

Sur les 4 entretiens, j'ai retranscrit deux d'entre eux dans l'intégralité (cf annexe) et me suis appuyée sur les deux autres pour avancer dans ma réflexion. J'ai également repris mes notes et me suis inspirée des échanges avec mes collègues pour m'aider à élaborer mon travail.

D'autre part, la force du groupe et de la transmission des informations est telle, que les jeunes interrogés ont partagé mes questionnements à leurs pairs et plusieurs jeunes sont venus me voir pour m'apporter leur propre perception de la situation.

Encore une fois, j'ai pu noter l'importance d'avoir la parole, de s'exprimer et notamment sur ce sujet bien présent dans leur réalité quotidienne. J'ai particulièrement à cœur de retranscrire leurs propres mots dans ce travail pour rester fidèle à leurs propos.

Je vais d'abord m'appuyer sur les entretiens que j'ai effectué avec Moustapha et Salimou pour illustrer les différents facteurs qui contribuent à leur sentiment de solitude, puis je réfléchirai à la place du collectif dans leurs parcours.

Enfin, toujours à partir de mes observations et entretiens et de ce que me relatent les différents jeunes que j'accompagne, je poserai la question de la nature des liens qu'ils entretiennent avec leurs pairs.

I. DES FACTEURS D'ISOLEMENT POUR LES MNA

1. L'ADOLESCENCE ET LE MANQUE DE REPERES

L'adolescence est envisagée dans notre culture comme une période de transition au cours de laquelle on s'éloigne de la famille pour davantage se tourner vers ses pairs. Le groupe auquel on appartient sera alors un nouveau repère d'identification, de socialisation, d'expérimentation. Cependant, la famille reste présente et un repère sécurisant si l'adolescent a besoin d'elle.

Par ailleurs, c'est une période durant laquelle les jeunes ont besoin de se projeter pour se sentir bien. En effet, avoir un projet d'avenir et un projet d'orientation professionnelle en particulier peut représenter un facteur protecteur pour tout adolescent.

En ce qui concerne les MNA, la famille est restée au pays, ils ont été exposés à de nombreux risques avant leur départ et pendant la migration jusqu'à ce qu'ils arrivent sur notre service. L'avenir est incertain pour eux ce qui engendre encore du stress. Ils sont donc très vulnérables. De plus, ils traversent ces épreuves, éloignés de leur famille en pleine adolescence, une période charnière dans la formation de leur identité.

Nous pouvons noter que les mineurs isolés étrangers sont dans les mêmes dynamiques de construction personnelle que les autres adolescents, cependant ils se projettent dans un environnement où leurs repères ont disparu. C.Thibaudeau souligne que la situation des mineurs isolés étrangers est particulière au regard du déracinement causé par la migration. Pour elle il y a un risque que l'identité de l'adolescent étranger soit fragilisé, elle rajoute : « Ce risque est par ailleurs majoré si l'on tient compte du fait que l'expérience de la migration est en soi porteuse d'un risque identitaire majeur. L'individu, et a fortiori l'adolescent par l'expérience de la migration, est extrait de sa trame sociale et relationnelle, c'est-à-dire de son environnement humain protecteur, mais aussi de sa culture et de sa langue qui sous-tendent les identifications nécessaires pour le fabriquer comme individu et qui vont lui permettre de s'individualiser tout en se sentant exister dans une continuité psychique. Cette extraction, véritable rupture, est potentiellement dépersonnalisante car elle déconnecte le sujet de son

maillage culturel et de ses repères symboliques, de ce qui le représente comme sujet. Il n'y a plus de signifiant culturel et relationnel, il n'y a plus le « travail de culture » qui inscrit le sujet dans un réseau d'identifications porteur de son identité propre et qui le met en sens »[9]. (Thibaudeau, 2006).

2. LE SENTIMENT D'EXCLUSION

Si les jeunes que nous accueillons peuvent parfois être en lien avec certains membres de leur famille dans leur pays, voire même en France, lorsqu'ils arrivent sur notre territoire à Aubenas, ils n'ont pas de proches vers qui se tourner pour trouver du soutien affectif et matériel.

Les adolescents nous font part du manque qu'ils éprouvent quant à l'éloignement de leur famille et spécialement de leur maman. Ils expriment le vide qu'ils ressentent quand ils sont seuls dans leur chambre, face à leurs pensées. Ces pensées se tournent souvent sur la nécessité de mettre leur maman en situation de sécurité affective et financière.

Ainsi, le jeune Diadia me répète régulièrement que tant que sa mère est souffrante, il ne pourra pas *«se sentir en paix »*. Ou encore Youssoufou qui m'explique, alors qu'il est hospitalisé et qu'il se sent très mal, parler souvent à sa mère au téléphone mais à qui il ne peut pas confier ses problèmes, c'est son premier fils et il doit prendre le rôle du père de famille. Ainsi, alors qu'il est très faible physiquement, lorsqu'il parle avec des membres de sa famille restés au pays, il mobilise tout le peu d'énergie qui lui reste pour paraître en pleine forme. Il conclue en disant : *« j'ai le devoir d'être responsable et de m'occuper de ma mère maintenant. »*

A cette solitude affective et sous le poids des responsabilités, s'ajoute le sentiment d'être exclu et rejeté dans le pays d'accueil. Les jeunes sont nombreux à nous relater des moments où ils ont été victimes de racisme depuis leur arrivée en Europe.

Moustapha donne un exemple qu'il a vécu :

Moustapha : c'est pas les mêmes codes et bon ici même quand tu vas adresser la parole à un natif d'ici, il ne te connait pas trop, il te donne même pas le temps, donc euh. Des fois ça arrive il y a d'autres ils t'accordent le temps franchement mais d'autres je ne sais pas si c'est la peur ou si c'est la méfiance mais bon j'ai cette confusion.
Parce que moi ça m'est arrivé, je sais pas si c'est du racisme, hein mais par exemple je vais m'assoir au parc avec des amis, il y a un blanc installé à côté, il va partir dès qu'on arrive, ou

[9] C. Thibaudeau, «Mineurs étrangers isolés : expérience brutale de la séparation , *La lettre de l'enfance et de l'adolescence,* n°64, Février 2006.

par exemple s'il reste une place dans le bus, parce que la dernière fois, il restait qu'une place, la personne elle a pas voulu s'assoir à côté de moi. Y a tout ça qui arrive.
BS : et si je comprends, c'est comme un cercle vicieux, tu ne veux pas revivre ça alors, tu évites les situations et tu vas moins vers les blancs ?
MK : ben forcément, c'est pourquoi tu vois dans un lieu public, tu vois un groupe de black qui sont là, ils s'associent pas avec d'autres blancs ;

Dans cet exemple que rapporte Moustapha, il semble ressentir une certaine humiliation lorsque des personnes ne veulent pas rester à ses côtés. Il pense que c'est dû à sa couleur de peau et aux représentations négatives que les gens ont sur les « noirs ».
La plupart du temps, Moustapha, comme de nombreux jeunes que j'accompagne, fait semblant de passer outre. Nous pouvons imaginer le coût psychique que cela implique, en effet, il peut être usant de combattre les stigmatisations au quotidien de manière répétée.

Salimou : Pour de vrai au début c'est pas facile.
Souvent, nous, on est ensemble, on a envie d'aller avec les autres couleurs mais l'impression qu'on a, peut-être il est raciste, peut-être il n'est pas raciste.
BS : Oui t'as cette première question de racisme que tu te poses
Salimou : oui tu vois une personne, tu veux l'aborder, c'est ça souvent, première idée qui vient en tête, moi personnellement, c'est ça. Est-ce qu'elle va pas m'agresser ou elle va m'accepter ? C'est pour cela pour nous, c'est plus facile de collaborer avec les personnes on se connait un peu qu'avec les inconnus comme ça.

Il semble que Salimou ait lui aussi du mal à engager la conversation avec des personnes hors de sa communauté car il a peur de revivre une situation de rejet, qui dans un contexte de vulnérabilité, lui ajouterait de la souffrance.
Ainsi, ils savent que s'ils répondent à ces propos racistes et qu'ils se font arrêter par la police, ils ne répondront plus au critère « absence de trouble à l'ordre publique » lors de leur demande de titre de séjour. C'est ce que relate Salimou ci-dessous:

SK : parmi nous aussi, y a des gens qui ont des gros cœurs tu leur dis juste petit truc, ils sont énervés
BS : sensibles ?
SK : oui beaucoup de sensibilité, du coup parmi nous y a beaucoup de personnes qui essayent d''éviter ça aussi pour ne pas faire des bagarres, la police, là ça arrive tout le temps même si tu vois souvent on ne se mêle pas, souvent même pas avec le groupe, souvent avec les autres blancs, que ce soient les arabes, tout tout tu vois, souvent on craint de ça ! dire que si tu

t'approches à eux, ils ont leur famille, leur situation toi d'abord, il te faut faire la demande, la préfecture, du coup si tu te mets dans la merde..

Nous pouvons penser que le fait de se réunir entre jeunes de la communauté est un moyen de garder le contrôle sur leur situation et leur avenir. Ils s'auto-excluent pour ne pas vivre ou revivre des stigmatisations car ils savent qu'ils doivent maîtriser leurs émotions et leur impulsivité s'ils veulent avoir un jour leur titre de séjour.

3. L'IMPERATIF DE REUSSITE

La mission envers la famille restée au pays qu'ils se donnent (ou qui leur a été donné) et le sentiment d'être rejeté par la société d'accueil participent à l'isolement dans lequel ils se trouvent. Le contexte administratif accentue, de plus, ce sentiment d'être seul face à l'adversité.
Lorsque les jeunes arrivent sur notre service, c'est peu de temps après avoir reçu un avis favorable du département quant à leur minorité et leur isolement sur le territoire. Ainsi, ils ont franchi la première étape et, dans ce contexte, nous pourrions imaginer qu'ils peuvent s'autoriser à se « poser » enfin après les « différents traumatismes» qu'ils ont traversés.
Pourtant, j'observe que ce n'est pas souvent le cas, au contraire, pour eux il semble que c'est le début d'une course contre la montre qui débute dès leur arrivée en service d'accueil de mineurs isolés (SAMI).

En effet, dès les premiers jours de leur arrivée, ils nous font part des exigences de réussite dans lesquelles ils se sont engagés, comme Mohamed qui me dit dès le jour de son admission : *« ça y est je suis passé, maintenant je dois donner le meilleur de moi, j'ai pas le choix ! »* Lorsque je lui dis qu'il va pouvoir se poser, prendre soin de lui, il me répond, déterminé : *« non, je dois vite gagner de l'argent et avoir mon papier ! »*

Leur âge à l'arrivée est également un facteur influençant ce sentiment de devoir aller vite. Ainsi, par exemple, Zoumana qui est arrivé à 17 ans et qui ne cesse de nous répéter que sa situation est encore plus tendue que celle des autres car il n'a pas le temps de tout mettre en place comme il faut avant ses 18 ans.

Ainsi, ils veulent décrocher un apprentissage afin de percevoir un salaire, satisfaire leurs besoins et rapidement envoyer de l'argent à leur famille.

J'ai choisi d'illustrer mes propos avec le témoignage de Moustapha qui évoque sa priorité lors de son arrivée sur notre service :

BS : et quand tu es arrivé à Aubenas, de quoi tu penses que tu avais besoin pour te sentir mieux ?

Moustapha : Quand je suis rentré à Aubenas, le 10 Mai, je me rappelle bien, bon d'abord l'accueil de l'association PLURIELS, ils m'ont bien accueilli, ils m'ont donné leur règlement intérieur et tout et les consignes et le même jour, ils m'ont emmené au magasin pour faire les courses, cela m'a donné l'espoir de me sentir à l'aise et deuxièmement ils m'ont parlé de ma scolarisation, ce qui m'a poussé à être content, bref c'était mon objectif. En France, c'était pour les études et passer à ma vie meilleure donc ça m'a beaucoup donné de l'espoir de bien vivre en France.

La plupart des jeunes, à l'instar de Moustapha, lorsqu'ils arrivent sur le service de semi-autonomie ont pour principal objectif d'aller à l'école, apprendre un métier pour à plus ou moins long terme gagner de l'argent et réussir ce qu'ils sont venus chercher en Europe.

Ils connaissent souvent également les critères pour espérer obtenir le titre de séjour à 18 ans, ainsi ils demandent à intégrer au plus vite une scolarité (besoin de 6 mois de formation qualifiante avec un suivi réel et sérieux).

Julien Bricaud explique que « lorsque l'on repart au pays, c'est le succès qui doit transparaître, aux yeux des proches, mais plus largement, de la communauté. Le retour n'est donc envisageable que si l'on a réussi. Bien qu'une fois parti, le jeune migrant puisse vivre des drames ou bien se trouver dans l'impasse, tout retour en arrière semble impossible, synonyme de dangers ou d'une honte qui le tuerait. L'échec du voyage n'est pas envisageable. »[10]

Ces objectifs sont sensiblement les mêmes pour la plupart des jeunes que nous accueillons, ils veulent trouver un patron dans les métiers du bâtiment pour signer un contrat d'apprentissage et ainsi gagner de l'argent. Ils ont en tête que ce contrat facilitera également l'obtention de leur titre de séjour à la majorité. Ils sont cependant conscients qu'il n'y a pas assez de possibilités d'apprentissage pour tous ou que certains n'auront pas de titre de séjour comme d'autres auparavant qui n'ont pas été reconnus mineurs. Ceci engendre un effet de concurrence entre eux qui peut participer à leur sentiment de « marcher seul ».

[10] J . Bricaud, Les mineurs isolés face au soupçon, *plein droit*, vol. 70, no. 3, 2006.

4. LA CONCURRENCE

Solliciter une prise en charge pour le MNA, c'est formuler un appel à l'aide. Et pour être accepté, il faut être reconnu mineur. C'est la première exigence à laquelle se confrontent ces jeunes. En effet, au même titre que les lois françaises sur l'immigration reposent sur une politique de filtrage, accéder au dispositif de l'Aide Sociale à l'Enfance est soumis à des critères de sélection. Les jeunes éprouvent cette mise en compétition dès le stade de l'évaluation et celle-ci va se reproduire à maintes reprises au cours de leur parcours.

C'est dans ce sens que le jeune Mamadou, alors qu'il avait entendu parler de mon sujet de mémoire m'a dit : *« personne n'ose te dire le mot mais ce qui se joue entre nous c'est de la compétition ! Tout est problème de compétition ! »*

Il faisait référence à leur perception de la réussite à savoir, qui réussit à obtenir un apprentissage, qui a la meilleure paie, qui a obtenu son titre de séjour… sans vouloir écraser l'autre, réussir mieux que l'autre semble être narcissisant.

Cependant, selon Mamadou, la comparaison ne s'arrête pas là au sein du groupe. Elle se joue également dans les relations avec les éducateurs. Telle éducatrice a appelé plusieurs fois tel jeune alors que tel autre ne l'a eu qu'une fois au téléphone par exemple, ils peuvent se jalouser comme des frères et sœurs pourraient le faire dans une famille.

Au fur et à mesure de mon expérience, je remarque que cette rivalité est admise au sein du groupe. J'ai déjà entendu *: « nous, les blacks, c'est comme ça. On ne peut pas se dire des choses sinon tout le monde sait, c'est l'hypocrisie entre nous* ».

En essayant de saisir quelle était leur définition de l'hypocrisie, j'ai cru comprendre que ça s'apparentait aux ragots. D'après certains, c'est d'usage, même au pays, de rapporter ce qui a été dit entre voisins par exemple.

Je pense à Mohamed qui m'explique être surpris qu'« *en France, les jeunes entre eux ne se font pas des coups bas* ». Il rajoute : *« entre vous les relations c'est vraiment sincère* ».

Ainsi, il semble que ce fonctionnement de mise en concurrence ou rivalité entre pairs, s'il est admis par les jeunes du groupe peut être perçu comme négatif. On pourrait en déduire que les trahisons vécues au cours de leur vie les empêchent de s'engager eux-mêmes dans des relations de confiance dans l'objectif de se protéger de déceptions nouvelles.

5. LE MANQUE DE CONFIANCE

A- Les trahisons vécues

Au-delà de cette détermination à atteindre son objectif personnel, les adolescents qui arrivent au sein de notre service nous témoignent de leur difficulté à faire confiance, ce qui participe à leur isolement. Ils ont vécu, pour certains, un sentiment de trahison très fort lorsqu'ils ont été envoyé en Europe à leur insu. L'exemple de Saliou qui se sentait très mal car son père lui avait dit qu'il l'envoyait chez son oncle pour les vacances et qui a compris au bout de quelques jours qu'il partait pour l'Europe. Le désespoir pour lui a été quand sa mère lui a dit qu'elle aussi était au courant de son départ.

Un autre jeune arrivé récemment sur notre service, ne peut supporter l'idée que sa mère ait organisé « son aventure » alors qu'elle connaissait les risques de la traversée jusqu'en Europe. Il est dans le refus de cette réalité.

Encore récemment, après trois ans d'accompagnement, le jeune Saidou m'exprime son refus de s'attacher à quiconque tant qu'il n'aura pas assouvi son besoin de vengeance envers ses oncles qui l'ont maltraité toute son enfance.

Ils ont aussi vécu de nombreuses déceptions tout au long de leurs parcours de migration, ils ont eu confiance en leur passeur mettant en péril leur vie ou celle de leur compagnon de voyage.

BS : mmm, j'ai l'impression mais tu me dis si je me trompe qu'au début dans toutes tes relations, c'est comme si tu te disais, il faut que je fasse attention et c'est quand que tu commences à faire confiance ?

Salimou : moi aussi ma confiance, c'est dû à l'expérience que j'ai vécu, c'est que j'ai croisé des personnes qui ont joué comme des bonnes personnes et à la fin je vois qu'il s'est servi de moi.

BS : trahison on peut dire ?

Salimou: beaucoup de trahison, beaucoup de souffrance, tu vois même problème familial, tu sais j'en parle pas mais y a beaucoup de choses qui sont passées devant moi, qui devraient pas passer devant moi. Ça a trop joué sur ma vie

Ainsi, la confiance est une notion particulièrement sensible avec les jeunes MNA. Leur vécu de rupture de liens, leurs traumatismes et les trahisons laissent des empreintes indélébiles.

B- Le jugement de l'histoire vraie

Lorsqu'ils arrivent en France, ils doivent raconter leur histoire lors de l'évaluation. Celle–ci sera jugée vrai ou fausse, alors même que pour certains, sensiblement fragilisés par leurs parcours et leur vécu, n'ont pas les ressources psychiques pour le faire.

Comme nous l'avons vu, le risque que leur histoire soit perçue comme un mensonge sont lourds de conséquence pour eux : ils n'auront pas droit à la protection et se retrouveront à la rue sans aucun droit. Tout leur projet de migration sera mis en défaut et les atrocités vécues totalement niées.

Ainsi, dans ce contexte, au-delà des difficultés à raconter sa propre histoire dont certains éléments traumatiques sont indicibles, il se peut que l'histoire « servie » lors de l'évaluation ne soit celle que les passeurs ou d'autres migrants leur ont conseillé de raconter pour espérer accéder à des conditions de vie avec un minimum de dignité.

Or, lorsque c'est le cas, ils continuent leur parcours avec ce « mensonge ». Nous pouvons imaginer le conflit de loyauté dans lequel ils sont lorsqu'ils construisent une relation de confiance avec l'équipe.

J'ai l'exemple d'un jeune de 16 ans, qui, au cours de l'accompagnement, me confie que ce qu'il a dit au cours de l'évaluation ne corresponde pas à la réalité de son histoire car *« un grand a dit que si je voulais passer, il fallait raconter l'histoire qu'il me disait. Alors j'ai appris par cœur. »*

Ces différents éléments d'isolement affectent directement la santé mentale des jeunes MNA que nous accueillons et coexistent paradoxalement avec un investissement souvent intense des éducateurs, et en particulier du ou de la référente, et du groupe de pairs (jeunes MNA accueillis par Pluriels ou anciennement accueillis par Pluriels et restés sur le territoire).

Ainsi, lorsqu'un jeune arrive au sein notre service, il est fréquent qu'il fasse connaissance avec tous les jeunes du service en très peu de temps. Dès lors, nous pouvons le rencontrer marchant dans les rues de la ville avec d'autres jeunes de Pluriels comme s'ils se connaissaient depuis plusieurs années. Il est indéniable que la majorité des adolescents créent des liens avec leurs pairs « africains de l'ouest » de manière très aisée.

Pour autant, au quotidien, les jeunes que nous accueillons nous montrent leur capacité d'adaptation pour rester debout. Face à ces épreuves, ils arrivent à mobiliser leurs ressources individuelles et puisent également dans celles du collectif. Ainsi, le groupe de pairs serait une force qui pourrait les aider à dépasser leurs difficultés et à avancer dans leur projet individuel.

Mais de quels liens s'agit-il ? La création de « véritables » liens est-elle alors possible pour eux au regard du passé et des injonctions à venir ?

II. DES LIENS POUR SUBSISTER

1. LES RELATIONS AVEC L'EQUIPE

La plupart des jeunes que nous accueillons nous montrent un besoin avide de lien, que nous leur proposons systématiquement en tant qu'éducateur. Ils ne veulent pas rester seuls alors même qu'au début de leur accompagnement, leur emploi du temps n'est pas rempli, ils ne commencent pas l'école tout de suite et n'ont pas encore intégré les clubs sportifs. Nous essayons de partager le maximum de temps avec eux afin de faire connaissance et leur montrer que nous sommes là pour les soutenir.

Cependant, c'est seulement au fur et à mesure de l'accompagnement, dans la durée, et à partir de faits concrets tels qu'un accompagnement dans la recherche de stage, d'un apprentissage ou de soins médicaux que les MNA vont percevoir si le lien est fiable et s'ils peuvent faire confiance comme en témoigne l'extrait ci-dessous de l'entretien avec Moustapha. En effet, il exprime que la création du lien de confiance avec l'équipe est conséquentiel au fait qu'il se soit senti soutenu pour parvenir à son objectif.

BS : et tes liens avec Pluriels, comment ça se passe maintenant ?

Moustapha : franchement je peux dire que ça se passe bien, parce qu'ils m'ont promis qu'ils m'aideraient et c'est en exécution pour être honnête.

Parce que j'ai passé des moments difficiles et ils m'ont toujours remonté le moral et ils m'ont toujours dit qu'ils seront là pour moi et je vois ça. C'est tout ce que je peux dire.

BS : tu peux dire que tu te sens soutenu ?

Moustapha : oui, même quand j'avais eu des problèmes avec mon apprentissage, ils m'ont toujours dit que ça va aller, et ils ont réussi à me sortir de là. Ils m'ont toujours dit qu'ils

feront leur mieux pour moi et finalement maintenant ça va et c'est le moral premièrement, le moral c'est le guide humain en fait.

BS : elles ont fait quoi pour ton moral ?

Moustapha : bon, c'est par rapport à leur implication, à leur euhh. Bon je peux dire que c'est par rapport à ce qu'elles m'ont montré ouais. Parce que là, chacun appelait de gauche à droite pour chercher des apprentissages, y a d'autres qui venaient me voir, en disant que je suis pas seul, qu'ils sont toujours avec moi donc . Et ils se sont vraiment battus, franchement, jusqu'à je trouve un autre patron. Franchement moi-même j'ai vu dans leur manière de faire, ouais.

Le témoignage de Salimou évoque également cette notion de fiabilité d'une part mais aussi la prise de risque, pour lui, de faire confiance au regard de son vécu.

Salimou : beaucoup de trahison, beaucoup de souffrance, tu vois même problème familial, tu sais j'en parle pas mais y a beaucoup de choses qui sont passées devant moi, qui devraient pas passer devant moi. Ça a trop joué sur ma vie.
BS : et alors à quel moment tu as confiance, c'est quand que tu te dis ça y est là je crois que je peux me lâcher et lui faire confiance ?
Salimou : quand je te dis beaucoup beaucoup de trucs, je te dis plein de choses et je te dis je veux pas que tu dis à…exemple un jour je t'appelle et je te dis je suis prêt à te dire toutes mes souffrances, je ne veux pas que tout votre groupe soit au courant mais tu vois en toi j'ai confiance, tu te rappelles quand on était dans la voiture, je voulais te parler parce que j'ai confiance.
BS : mm mm, d'abord tu testes si tu peux avoir confiance et après tu fais confiance ?
Salimou : voilà, soit aussi c'est parce que tu t'es battu pour nous même pour les passeports.

Les jeunes sont tellement fragilisés par leur parcours qu'ils ont peur de se risquer de faire à nouveau confiance et de souffrir à nouveau. Ils prennent donc le temps de vérifier si nous sommes présents pour les aider. Au fur et à mesure de mon expérience, je remarque qu'ils s'appuient d'abord sur des faits concrets pour s'en assurer, davantage que sur du temps de présence auprès d'eux. Il semble qu'un éducateur qui aura mobilisé son réseau pour trouver un lieu d'apprentissage à un jeune sera plus digne de confiance qu'un autre qui passera trois fois par jour pour écouter ses souffrances, au moins dans un premier temps.

Lorsque le lien de confiance est gagné, les jeunes vont pouvoir alors se « reposer » un peu sur nous pour avancer dans leur parcours individuel tant d'un point de vue pratique, dans un premier temps, car ils doivent faire face à un grand nombre de procédures administratives dont ils ignorent tous les rouages et aussi d'un point de vue affectif afin d'être soutenus et encouragés dans leur vie. C'est également à partir du moment où les jeunes auront testé la solidité du lien qu'ils pourront s'autoriser à partager leurs souffrances, voire leurs traumatismes.

Cette étape est essentielle pour soutenir leur santé mentale. Mais certains jeunes, très affectés par tout ce qu'ils ont vécu et insécurisés par la situation de précarité dans laquelle ils se trouvent qu'il n'arrivent pas à faire tomber les défenses et restent dans la méfiance voire la défiance avec l'équipe. C'est parfois l'intervention du collectif qui permet de décoincer une situation difficile entre un jeune et ses éducateurs. Il arrive ainsi que nous utilisions le groupe comme tiers dans la relation avec un jeune, en y faisant référence ou en laissant le groupe intervenir sur la situation conflictuelle.

Je me rappelle d'une situation un jour de départ en vacance de Noël ou nous faisions le tour des appartements avec mes collègues pour distribuer un petit cadeau à chaque jeune.

Lorsque nous sommes arrivés chez le jeune Moka, il se montre insolent et peu respectueux. Après l'avoir repris sur son comportement et lui expliquer le but de notre visite, il devient agressif et le conflit éclate entre lui et moi. Nous décidons de le laisser et après notre départ, il se filme en train de jeter le cadeau à la poubelle et poste la vidéo sur le groupe WATSHAP « éducateurs/jeunes ». Je décide de laisser ne pas réagir estimant que le groupe de jeunes le fera pour moi et qu'il aura plus d'impact sur Moka. Les réactions des autres jeunes ne se sont pas fait attendre reprenant Moka sur son immaturité et son manque de respect.

A mon retour de vacances, Moka me présente ses excuses et me dit avoir beaucoup réfléchi sur son attitude car les autres se sont fâchés contre lui et qu'il a pris conscience que c'était une attitude de « gamin ».

Par ailleurs, le statut d'adulte face à ces jeunes est également très important, car, livrés à eux même depuis leur départ, ils ont besoin d'être guidés et écoutés. C'est ce que souligne Abdou quand il dit qu'à son arrivée il était mineur et que pour être soutenu, il avait *« besoin des adultes pour ses démarches administratives et pour se sentir à l'aise »*. De plus lorsque je le questionne concernant des confidences qu'il ferait à des amis, il répond :

Abdou :Non non, Parce que j'ai pas confiance dans mes amis en fait, ma vie privée , je raconte pas tout à mes amis.
Je me confie pas sauf à ma mère, sauf aussi à mes éducatrices.
Mes amis, je veux pas qu'ils aillent raconter à d'autres, mes amis, ils vont partager mon secret.
En fait, ils sont de la même génération, ils vont pas garder mon secret, les adultes, oui.

La plupart des jeunes ont besoin de se sentir guidés et pouvoir se référer enfin à un adulte de confiance après ces longs mois confrontés aux risques de l'exil. Je remarque que pour certains, le chef de service répond particulièrement à ces besoins grâce à un étayage et des consignes claires sur les règles de leur accueil sur le service.

Cependant tous les jeunes n'arrivent pas facilement à baisser la garde pour se laisser porter un peu. Pour ceux-là, il semble que les adultes rencontrés durant le parcours, voire même au pays n'ont pas toujours été bienveillants et l'adulte peut alors être perçu comme une menace plutôt que comme un soutien potentiel. C'est alors difficile pour le jeune et pour l'équipe de se dégager des enjeux administratifs puisque les éducateurs sont impliqués dans la demande de régularisation et l'écriture du rapport, afin de se centrer sur la relation éducative.

Ainsi, au regard de la place qu'occupe l'équipe éducative et particulièrement l'éducateur référent en tant que personne ressource dans l'accompagnement de l'adolescent, et parfois mis à la place de substitut parental, il m'apparaît important de faire preuve d'humilité et de savoir s'entourer de ses collègues et des partenaires qui œuvrent autour des jeunes.

2. LES RELATIONS AVEC LES PAIRS

Comme nous l'avons déjà expliqué, les jeunes MNA sont dans une période de fragilisation identitaire exacerbée par le manque de repères en France. Cela favorise un sentiment de solitude puissant et le groupe de pairs tient une place prépondérante pour aider ces jeunes à avancer. Si comme dans tous les groupes, il peut y avoir des tensions entre certains jeunes, le groupe des jeunes de Pluriels, comme eux même le nomment tend à être un soutien à plusieurs niveaux.

A- Partager la même culture

Les jeunes que nous accueillons restent généralement très attachés à la culture de leur pays, basée sur la communauté, et le mode « individualiste » de la culture française ne leur convient pas. Pour les jeunes que j'ai questionnés, il semble évident que leurs pairs sont leurs « frères africains, enfants de Pluriels », leur groupe d'appartenance.

Ils expriment le besoin de se parler dans leur dialecte, de partager les mêmes coutumes, comme de manger dans un seul plat avec les mains par exemple.

BS : Est-ce que tu peux me parler des autres jeunes de Pluriels, comment tu t'es rapproché de certains, comment tu as pu débuter tes relations et est-ce que ça t'a fait du bien ?

Moustapha : oui les présentations m'ont fait du bien car je me suis rendu compte de un qu'on vient du même pays, et ça c'était un grand pas pour moi parce que on se comprenait même dans notre dialecte et après la présentation, ils m'ont demandé je viens d'où en Guinée, c'est-à-dire dans quelle ville.

D'après cette causerie, j'ai su réellement, je suis avec la famille donc.

Pour les jeunes, se retrouver entre « frères africains », c'est retrouver des repères ancrés, sans risquer d'être jugés, c'est se sentir en sécurité, être sûr que les attitudes et comportements seront bien interprété. C'est aussi partager la même langue, voire le même dialecte. C'est retrouver ses racines. La cuisine et les repas sont au cœur des discussions entre les jeunes MNA et les adultes qui les accompagnent. Il n'est pas rare que des professionnels de l'éducation nationale qui suivent les jeunes MNA de près nous interpellent car les jeunes refusent de manger à la cantine scolaire. Par ailleurs, nous notons le plaisir qu'ils ont à partager les repas entre eux. En effet, ils sont très attachés à leurs habitudes alimentaires. Tout comme partager la même langue, partager la cuisine leur permet de retrouver des repères.

Ces temps de repas, souvent élaborés à plusieurs, comme les temps où ils débattent de la politique de leur pays ou même lorsqu'ils pratiquent leur religion commune, sont essentiels pour rester connectés à leur histoire et ainsi se reconnaitre comme individu avec une identité propre et appartenant à un groupe. Ceci leur permet de sortir de la solitude qui leur est si cruelle.

Le groupe crée aussi un environnement contenant pour ces adolescents en rupture avec leur culture d'origine, presque comme une famille pour certains. De plus, pour ces jeunes de l'Afrique de l'Ouest où certaines traditions sont encore fortes, se référer au groupe est ancré dans les habitudes et certains problèmes se résolvent justement à plusieurs.

Je me souviens par d'un jeune qui refusait un accompagnement des différentes institutions après ses 18 ans et qui allait se retrouver à la rue. Il a été recueilli par ses pairs maliens suite à une réunion qu'ils avaient fait entre eux. Ils se sont organisés collectivement pour que chacun puisse apporter de l'aide à ce jeune en errance.

Le jeune Salimou confirme le soutien qu'apporte le groupe dans sa dimension culturelle mais également qu'il peut s'identifier à des jeunes qui ont eu le même parcours.

BS : est-ce qu'on peut dire du coup que rencontrer les autres jeunes, ça a fait soutien pour toi, est ce que ça, ça t'a encouragé quand tu es arrivé et est-ce que ça continue à te faire du bien au moral ?
Salimou :ouioui, quand je suis arrivé, ça m'a encouragé, vous êtes là, surtout même quand tu vois les autres jeunes qui ont commencé de l'école et qui commencent à avoir du boulot, tu t'approches à eux et ils te donnent de l'espoir, comme ça c'est au début c'était comme ça comme ça, toi-même ça te donne du courage, c'est le seul moment quand tu es avec les jeunes tu te sens à l'aise chez toi car souvent on n'est même pas obligé de parler français, on peut parler notre dialecte propre, du coup en ce moment tu as un peu la joie quoi.

Les informations et les conseils que donnent les anciens jeunes, le fait que ces derniers partagent des expériences vécues permet aux jeunes de se sentir moins isolés dans leurs difficultés. Ils peuvent alors s'identifier aux anciens et retrouver l'espoir d'un mieux-être.

B- Partager les mêmes souffrances : L'exil/ le parcours traumatique

Pour Salimou, la familiarité du groupe permet aussi de partager les vécus communs et notamment les souffrances. Il évoque un effet libérateur à exprimer avec ses pairs leur parcours d'exil et leurs douleurs semblables. C'est comme si évoquer cette histoire collective passée l'aidait à franchir une étape vers le futur.

Salimou : Maintenant quand on est ensemble, on parle de notre progression, souvent on parle des souffrances qu'on a eu ensemble, ça fait dégager comme si tu t'expliques pour raconter tes histoires quand tout va bien un peu chez toi quoi.
BS : oui..
Salimou :du coup ça nous fait grandir un peu aussi quoi, dire moi j'ai fait ça, j'ai traversé ça, quand j'étais là, c'est comme je dormais, on raconte des histoires comme ça, des histoires de famille.

Tous les jeunes n'ont pas les mêmes facultés à raconter ce qu'ils ont vécu et beaucoup d'entre eux ne connaissent pas les détails du parcours des autres mais plusieurs m'ont rapporté que partager leur « aventure » ensemble dans les grandes lignes était un moyen de se sentir soutenu. C'est aussi au cours de leur rassemblement et de ces discussions que les « anciens de PLURIELS » partagent leurs expériences. Malgré leurs traumatismes, ils ont réussi. La réussite étant l'obtention d'un apprentissage, puis du titre de séjour.

Les jeunes me confient avoir besoin de créer ces moments où ils parlent de la réussite des autres de leurs pairs. Chacun fait part de ces expériences et se donne des conseils pour s'aider mutuellement à avancer. Partager les difficultés et les moyens d'y faire face fait du bien.

Salimou : parmi nous aussi, y a des gens qui ont des gros cœurs tu leur dis juste petit truc, ils sont énervés
Tu vois on se donne des conseils ça aussi, si on voit un collègue, il fait des conneries, il fume tout tout tout, on lui dit ce que tu fais c'est pas bon, si on te choppe avec ça tu auras des problèmes.

C- La solidarité

Ils trouvent également dans le groupe la solidarité, dans les propos des MNA, cette dernière se retrouve particulièrement autour du prêt d'argent. Alors même que l'argent et les allocations qu'ils perçoivent sont souvent source de tension entre les éducateurs et les jeunes, ils relatent qu'entre eux, c'est très naturel de se prêter de l'argent. Il y a une sincère solidarité entre des apprentis qui perçoivent un salaire et les nouveaux arrivants ou les scolaires dont les moyens financiers sont bien moindres.

Si dans notre société, prêter de l'argent est un signe d'amitié fort, ce n'est pas le cas pour la plupart des jeunes MNA.

Salimou : Oui parce que tu vois, les services, on se dit aujourd'hui c'est lui qui en a besoin, peut-être demain,… ça peut être moi. Ce que je fais du bien … à les personnes, c'est que tu.. Quand je pense à moi, Moi quand je pense à mon passé un peu, là je travaille pas, j'avais pas de sous mais aujourd'hui il y a des jeunes dans Pluriels qui travaillent pas, qui n'ont pas de sous. Exemple : quelqu'un peut venir me voir comme ça , et il dit j'ai ça, j'ai ça, vraiment j'ai besoin d'argent, ben je peux lui dire moi je te prête et tu me rembourses quand tu veux.
BS : Parce que toi tu te rappelles que tu as été dans cette situation, c'est un peu ça ?
Salimou : voilà, je peux dire aussi, peut-être demain, il peut commencer à travailler, ou même s'il travaille pas, je peux avoir quelque chose et il peut m'apporter, je peux lui demander aussi, je sais… ça c'est les moments difficiles, la personne tu l'aides à un moment difficile, elle va jamais oublier.

La solidarité passe également par la transmission de « bons plans », d'informations mais également de conseils.
Ce dernier aspect est particulièrement présent auprès des jeunes nouvellement arrivés. Ils font face à un nouveau monde auquel ils doivent s'adapter. Pour cela, les « anciens » jouent un rôle très important car eux-mêmes sont passés par les mêmes étapes. Ils deviennent des vraies figures d'identification pour ces nouveaux arrivants qui espèrent vivre le même parcours que les plus grands. Ils vont également être des médiateurs entre l'équipe éducative et les nouveaux adolescents en leur traduisant ce qui est attendu d'eux, notamment dans le respect des règles.

D- Partager les loisirs et les pratiques religieuses

Comme nous l'avons vu, pour pallier la solitude les jeunes ont tendance à chercher refuge et soutien au sein du groupe de pairs mais celui-ci est également un lieu où ils retrouvent de la légèreté. Ensemble, ils peuvent se distraire et mettre de côté les pensées négatives et anxiogènes.
Les jeunes MNA africains de l'ouest dont je parle depuis le début partagent quasi tous un loisir commun, le foot. Ils se réunissent tous les dimanches pour aller jouer, entre eux, sur le stade de la commune voisine. Si, il y a cinq ans, à la création du service, des adultes africains qui vivent à Aubenas depuis des années ont tenté de mixer les équipes avec des jeunes issus du quartier

sensible de la ville, l'expérience a pris fin suite à des propos racistes inacceptables pour les jeunes.

Aujourd'hui, ce rendez-vous dominical est un incontournable pour *« évacuer les tensions de la semaine »* me disait Mamadou. Faire du sport tout en prenant du plaisir, c'est prendre soin d'eux-mêmes tant physiquement que mentalement. Ces derniers mois, une salle de sport au prix accessible a ouvert sur Aubenas, et de nombreux jeunes s'y rendent en petits groupes.

Ils s'invitent également pour partager des jeux de console, ou danser comme ils le faisaient dans leur pays.

Il semble que ces temps conviviaux participent également à soutenir leur santé mentale pour la plupart des jeunes, c'est un temps de socialisation durant lequel ils retrouvent un peu de leur inscouciance.

Ils partagent également l'importance qu'ils accordent à la religion, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, ils sont souvent surpris à leur arrivée qu'en France certaines personnes n'aient pas de religion ou qu'ils ne pratiquent pas. Il est assez fréquent qu'ils nous expriment à quel point le fait de croire en Dieu les soutient au quotidien et leur donne de l'espoir dans la réalisation de leur projet.

E- La nature des liens

Ces différents éléments de compréhension sur la place du groupe de pairs auprès les jeunes que j'accompagne m'incitent à tenter de comprendre leur représentation de liens vrais et sincères. Ainsi, Salimou insiste sur la différence entre ses relations avec les jeunes de Pluriels et son ami d'enfance, celui qui a partagé son intimité familiale :

Salimou : c'est ça, j'ai confiance en lui comme il a confiance en moi, c'est que la confiance est réciproque.
BS : et cette amitié, elle a commencé au pays ?
Salimou : elle a commencé euh, on s'est croisé au collège à peu près ouais au début du collège, on avait les même situations, les parents nous dirigeaient de même manière, on était obligés de faire quelque chose qu'on ne voulait pas faire, tu vois et en plus il était quelqu'un qui était super intelligent en classe et moi aussi je parlais pas beaucoup.(…)
Et en plus, je le voyais, comme lui il était maltraité chez lui, comme moi j'étais maltraité chez moi, on avait un peu plusieurs points de commun, plusieurs points de commun.
La seule différence c'est que ma maman vivait et lui sa maman vivait plus, du coup mais on était tous les deux élevés par un oncle paternel.
BS :MM d'accord, et du coup vous êtes partis pour les même motifs, vous en avez parlé ensemble ?

Salimou : Non en fait moi je suis sorti, c'était pas de ma propre volonté, et lui aussi je crois, c'était pas de sa propre volonté. C'est arrivé, on est tous chanceux, mais après quand lui il s'est retrouvé, il était en Italie, ben je l'ai dit, je suis en France, du coup je crois qu'il avait un frère aussi ici et c'est lui qu'il l'a fait venir.

A partir des différents récits des MNA que j'ai interrogé sur cette question, il me semble que ceux que les jeunes considèrent comme de véritables amis, c'est-à-dire ceux avec qui ils peuvent partager leur intimité, notamment concernant le vécu au sein de la famille sont ceux qui ont démontré sur la durée qu'ils pouvaient garder des secrets, qu'ils n'allaient pas parler derrière leur dos.

Ainsi, il semble que la durée de la relation soit un préalable pour accorder sa confiance et que dans ce contexte, les relations créées dans le groupe des MNA de Pluriels ne pouvaient pas être suffisamment solides et intimes car trop récentes.

De plus, ces relations au sein du groupe ne sont pas forcément choisies. Dans un premier temps, elles peuvent paraître subies par manque d'autre relations possibles. C'est au fur et à mesure de l'existence du groupe que des affinités se créent et que certaines relations peuvent être envisagées par les jeunes comme de véritables liens d'amitié.

Pour conclure sur cette deuxième partie, nous pouvons penser que le besoin de fraternité et d'amitié fort des jeunes MNA d'Aubenas peut être liée aux différents facteurs tels que le manque de repère inhérent à l'adolescence dans un contexte de migration sans responsable légal, à l'exclusion qu'ils ressentent et qu'ils entretiennent, à l'impératif de réussite lié à a concurrence qu'ils éprouvent les uns avec les autres et au manque de confiance qu'ils vivent.

La « famille » qu'ils semblent reconstruire sur le territoire apparait alors comme ce qui leur permet de se sentir mieux, de pallier, autant que faire se peut, l'incertitude dans laquelle ils se trouvent même s'ils affirment aussi qu'ils ne trouveront de l'aide qu'en eux-mêmes et en Dieu.

TROISIEME PARTIE : S'APPUYER SUR LES RESSOURCES DES MNA POUR MIEUX LES ACCOMPAGNER

Précédemment, nous avons supposé que malgré les freins à la création de véritables liens, le groupe paraît être d'un grand soutien pour les jeunes au même titre que vivre une relation de confiance avec les éducateurs semble les aider à dépasser les douleurs du passé et la précarité de leur situation actuelle.
Il me semble donc que ces différentes relations peuvent être perçues comme facteurs de résilience.

Alors comment s'appuyer sur ces facteurs de résilience dans notre accompagnement au quotidien et comment se protéger en tant qu'éducateur de l'épuisement éventuel que l'on peut vivre en travaillant auprès des jeunes MNA ?

Michel Mancieux cite une définition humaniste d'un document publié en 2000 par la Fondation pour l'enfance (Paris)[11] : « La résilience est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères ». Cette définition m'apparaît correspondre aux jeunes MNA que j'accompagne qui montrent une grande créativité et pour la plupart d'entre eux un fort désir de se battre malgré les nombreux traumatismes que la migration implique. Le sentiment de solitude, la perte des repères, le fait de devoir s'adapter et adopter de nouveaux codes ne laissent pas ces jeunes dans l'expectative. Pour cela, ils trouvent du soutien en s'appuyant sur la force du collectif et en investissant les éducateurs, de nouveaux repères.

Il m'apparaît important de garder à l'esprit qu'un jeune MNA est tout d'abord un enfant, un adolescent, qui a des besoins d'accompagnement, de soutien, au même titre que tous les jeunes pris en charge au titre de la protection de l'enfance en France. En raison de leur culture, de leur éducation, des conditions de leur migration, ce sont des mineurs qui ont développé des compétences particulières. Et pour favoriser et soutenir leur capacité de résilience, je pense que

[11] M. Mancieux, « la résilience : un regard qui fait vivre, Etudes, Octobre 2010.

nous devons garder notre posture professionnelle acquise au cours des formations et des expériences en travail social, nos compétences techniques et relationnelles tout en nous adaptant à leurs fragilités spécifiques.
Il est important de prendre en considération le choc culturel**.** La disparition des repères ne peut que fragiliser le jeune. Il a quitté sa langue maternelle et sa culture d'origine, mais aussi ses habitudes de vie. Il paraît donc important de pouvoir se décaler de notre propre représentation du monde, de notre culture afin d'affiner au plus juste notre prise en charge de ces mineurs non accompagnés.

Il semble important également de chercher à comprendre les circonstances de l'exil et ses conséquences**.** L'éloignement, la séparation, la violence, les pertes, la précarité sont autant d'expériences traumatisantes qui peuvent freiner l'envie de vivre et la capacité à se projeter**.** Alors même qu'ils sont quitté chez eux dans l'illusion d'accéder à une vie plus douce, ils vivent la précarité, l'isolement et doivent répondre à des exigences d'intégration souvent incompréhensibles.

En tant qu'éducateur, nous devons tenter de les aider à mettre à distance les différents traumatismes vécus. Il me semble que nous devons proposer une écoute inconditionnelle pour permettre aux jeunes d'exprimer leur vécu. Il est important de garder une oreille attentive et disponible, et de leur laisser une porte ouverte le jour où ils seront prêts de parler de leurs traumatismes.

Il est également important en tant que travailleur social que l'on s'intéresse à leur histoire, que l'on prenne le temps de se renseigner et de les écouter. Cela participe à créer ce lien de confiance, mais ce qui paraît être déterminant pour eux, c'est notre fiabilité.

En tant que travailleurs sociaux, nous sommes importants dans les parcours de ces jeunes. Nous les accompagnons dans leurs démarches et devenons très rapidement un nouveau repère pour eux. Nous sommes perçus comme personne ressource, à qui ils peuvent se confier. Nous sommes également là pour les encourager et ce malgré le contexte de précarisation dans lequl ils sont inscrits. Nous sommes également là pour les rassurer et cela passe parfois par poser des limites, ce à quoi ils ne sont plus habitués, livrés à eux même depuis si longtemps.

Nous devons assumer tous ces rôles et proposer à ces jeunes à la fois un cadre rassurant et contenant et une écoute inconditionnelle et attentive dans le respect de leur temporalité, pour

les aider à surmonter les obstacles et les accompagner si nécessaire vers le soin en santé mentale.

Pour espérer atteindre cet objectif, il m'apparaît essentiel de se former davantage à la clinique liée au traumatisme, au métissage culturel, aux ruptures migratoires et aux symptômes susceptibles d'apparaître (irritabilité, tristesse, réminiscences, plaintes somatiques, etc…).

Depuis le début du DIU, je pense être plus attentive et me rendre plus disponible pour accueillir les souffrances des jeunes et plusieurs ont pu me partager leurs traumatismes. Si le premier élan est de vouloir les orienter au plus vite au centre médico-psychologique dans l'espoir qu'ils y trouvent soutien et soin adapté, ces différents jeunes m'expriment le besoin de me livrer *« leur fardeau »* à moi, leur éducatrice, celle qui est là pour prendre soin d'eux, car ils m'ont accordé leur confiance. Je crois comprendre qu'il faut que je respecte cela sans me sentir missionnée de les sauver et de les guérir. J'ai également à l'esprit, grâce aux différents apports de la formation, de rester attentive à l'apparition d'un éventuel traumatisme vicariant.

Adopter une posture professionnelle la plus juste pour répondre aux besoins des publics que nous accompagnons en tant qu'éducateur est un véritable enjeu dans un contexte où le travail social est mis à mal où les institutions sont mises en concurrence.

Il me semble alors indispensable que chaque acteur, de sa place, ait conscience de l'importance d'établir un cadre contenant et rassurant pour permettre aux équipes de travailleurs sociaux de travailler dans des conditions stables et sereines. Les jeunes MNA ne sont pas qu'un « marché » à prendre mais avant tout des jeunes gens à protéger.

Enfin, s'il ne me semble pas souhaitable que les jeunes MNA soient en trop grand nombre sur des petits territoires, au risque de favoriser la concurrence entre eux dans leur parcours, les accueillir en petit collectif afin qu'ils puissent gréer un groupe d'appartenance, peut les aider à retrouver de la sécurité, peut également encourager à ce que les anciens jeunes jouent le rôle de médiateur entre les nouveaux jeunes et la société d'accueil.

CONCLUSION

L'accompagnement des MNA est donc à la croisée du secteur de la Protection de l'enfance et du droit des Étrangers (CESEDA). D'un côté, ils sont des mineurs isolés et ils doivent être protégés. De l'autre, ils sont étrangers et dépendent d'un autre cadre juridique, notamment en matière de droit du travail et de droit au titre de séjour.

Le droit des étrangers en France pèse fortement sur le parcours de ces jeunes, puisqu'ils vont devoir rapidement intégrer une formation professionnelle et montrer qu'ils sont assidus et sérieux afin d'obtenir le droit de rester sur le territoire français.

La question de l'accueil des migrants et a fortiori des MNA vient se heurter régulièrement à la sphère politique, ce qui engendre une grande disparité dans la prise en charge de ce ppublic selon les Départements.

Malgré cette réalité juridique complexe et ambiguë, et comme l'indique la primauté du droit des enfants sur le droit des étrangers, avant d'être migrant, les MNA sont avant tout des adolescents. Et même si le statut d'adolescent n'est pas défini de la même manière dans tous les pays, par exemple en Afrique de l'Ouest, les jeunes semblent passer directement du statut d'enfant à celui d'adulte. Il s'agit pour eux d'une période de remaniement de leurs liens, de leurs perceptions et de leur identité. Ils peuvent alors avoir besoin de reconstruire un groupe d'appartenance qui ressemblerait à une famille et dans laquelle les liens entre les jeunes seraient source de réconfort et de soutien.

Cependant, même si le collectif peut être perçu comme une force, il semble que les jeunes MNA que nous accompagnons aient besoin d'éprouver la fiabilité des liens avant d'accorder leur confiance et pouvoir créer des amitiés sincères et durables.

Cela semble se jouer également dans le lien qui se crée avec l'équipe éducative et en particulier avec l'éducateur référent. Lorsque la durée de l'accompagnement le permet et que le jeune accorde sa confiance dansl'équipe, il m'apparaît de notre responsabilité de pouvoir et de savoir y répondre.

Pour cela, chaque acteur du travail auprès des MNA doit prendre conscience de l'intérêt pour les acteurs de terrain de se former aux spécificités de l'exil afin d'être au plus près de leurs besoins mais aussi pour pouvoir faire face aux projections que les jeunes mineurs étrangers font sur leurs éducateurs.

BIBLIOGRAPHIE

BRICAUD Julien, 2006, Les mineurs isolés face au soupçon, Plein droit, n°70.

DEFENSEUR DES DROITS, Février 2022, rapport 2022 : les mineurs non accompagnés au regard du droit. https://www.defenseurdesdroits.fr/rapport-les-mineurs-non-accompagnes-au-regard-du-droit-267

ETIEMBLE Angelina, Septembre 2002, les mineurs isolés étrangers en France, Migrations Etudes, n°10.

ETIEMBLE Angelina, ZANNA Omar, Juin 2013, Des typologies pour faire connaissance avec les mineurs isolés étrangers et mieux les accompagner, TOPIK.

GAULTIER Sydney, Décembre 2018, Stress post traumatique et alliance thérapeutique auprès des mineurs non accompagnés, Rhizome, N°69-70.

LECOMTE Jacques, Mars 2016, Construire un cadre rassurant pour la prise en charge complexe des mineurs isolés étrangers, les cahiers de rhizome, N°59.

MEDECINS SANS FRONTIERES, COMEDE, Novembre 2021, La santé mentale des mineurs non accompagnés. Effets des ruptures, de la violence et de l'exclusion, Rapport. https://www.comede.org/rapport-la-sante-mentale-des-mineurs-non-accompagnes/

MEDECINS DU MONDE ET CENTRE PRIMO LEVI, 2019, La souffrance psychique des exilés, une urgence de santé publique, Hommes et migrations N°1324. https://www.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2019-1-page-223.htm

THIBAUDEAU Caroline, Février 2006, Mineurs étrangers isolés : expérience brutale de la séparation, La lettre de l'enfance et de l'adolescence, n°64.

ANNEXE 1

Entretien Moustapha

BS : quand tu es arrivé ici, qu'est ce qui a fait soutien pour toi, de quoi as-tu eu besoin pour te sentir soutenu et pourquoi ?

MOUSTAPHA : quand je suis arrivé en France, tout d'abord je n'avais pas de famille en France, j'étais tout seul, je ne connaissais pas le système et pour être un peu soutenu, scolarisé, en fait me rendre un peu sécurisé et aboutir à mon objectif.

BS : et tu savais déjà ce que c'était ton objectif quand tu es arrivé en France ?

MOUSTAPHA : Non avant je savais pas, comme je suis entré à l'âge de 15 ans. A Nîmes, j'ai eu la minorité. Et après ils m'ont envoyé à Aubenas.

BS : et quand tu es arrivé à Aubenas, de quoi tu penses que tu avais besoin pour te sentir mieux ?

MOUSTAPHA : Quand je suis rentré à Aubenas, le 10 Mai, je me rappelle bien, bon d'abord l'accueil de l'association PLURIELS, ils m'ont bien accueilli, ils m'ont donné leur règlement intérieur et tout et les consignes et le même jour, ils m'ont emmené au magasin pour faire les courses, cela m'a donné l'espoir de me sentir à l'aise et deuxièmement ils m'ont parlé de maa scolarisation, ce qui m'a poussé à être content, bref c'était mon objectif. En France, c'était pour les études et passer à ma vie meilleure donc ça m'a beaucoup donné de l'espoir de bien vivre en France.

BS : est ce qu'il y a autre chose qui t'a fait du bien lors de ton accueil ?

MOUSTAPHA : J'ai rencontré les éducatrices et le chef de service qui m'ont dit qu'ils allaient me soutenir dans ma formation jusqu'à ce que je sois majeur et alors ça m'a donné du courage.

BS : Est ce que tu te souviens des premières personnes que tu as rencontré en dehors des éducatrices ?

MOUSTAPHA : oui, c'était mes colocataires, c'était ma première présentation avec les gens connus à Aubenas

BS : Est-ce que tu peux me parler des autres jeunes de Pluriels, comment tu t'es rapproché de certains, comment tu as pu débuter tes relations et est-ce que ça t'a fait du bien ?

MOUSTAPHA : oui les présentations m'ont fait du bien car je me suis rendu compte de un qu'on vient du même pays, et ça c'était un grand pas pour moi parce que on se comprenait même dans notre dialecte et après la présentation, ils m'ont demandé je viens d'où en Guinée, c'est-à-dire dans quelle ville.

D'après cette causerie, j'ai su réellement, je suis avec la famille donc.

BS : quand tu me dis la famille, qu'est-ce que ça signifie pour toi ?

MOUSTAPHA : Quand je dis la famille, y a un lien parental en guinée. Parce que il y a 4 régions en guinée, il suffit juste de dire de quelle région tu vienset puis c'est bon, ça va ça se passe.

On se connait aussi profondément par rapport aux attitudes des guinéens donc…

BS : aux coutumes, tu dirais ?

MOUSTAPHA : ouais aux coutumes, on connait beaucoup de ça.

BS : et ça tu dirais que ça fait famille ?

MOUSTAPHA : ouais ce n'est pas totalement comme si vous venez de même père même mère mais nous tout ce qui quitte en Afrique, particulièrement du même pays, on considère ça comme frère.

Parce qu'on connait comment on vit là-bas quoi en fait !

BS : et par exemple à Pluriels, il y a des jeunes qui viennent d'autres pays d'Afrique, du Mali.. et tu as l'impression que eux aussi ils font famille ?

MOUSTAPHA : oui bien sûr, c'est ce que je dis, ce n'est pas question de racisme. Vous savez on est dans un pays européen, donc c'est vrai, c'est pas notre continent, c'est pas chez nous donc si on voit nos semblables ailleurs, ça fait plaisir de les rencontrer, on se montre qu'on n'est pas isolé, on peut être aussi ensemble comme en Afrique donc.

BS : comme si ça te sors de l'isolement en fait ?

MOUSTAPHA : oui ! exactement ! parce que moi ma plus grande raison de m'approcher de mes semblables, c'est pas une raison de racisme ou quoi que ce soit mais bon, par exemple, nous nous sommes des noirs et des fois être amis avec des blancs des blanches ça dépend de la confiance, bon.

Par exemple, si moi je veux être ami avec une blanche ou un blanc, donc la personne ne sait pas réellement qui je suis, mon mode de vie mes coutumes, alors ça va être difficile de créer de l'amitié entre nous.

Alors que chez nous en Afrique, on sait comment faire l'entretien pour devenir des bons amis vite faits, puis ça ne dure même pas, même quand vous vous rencontrez dans les bus, les métros, les trains, c'est facile c'est facile !

Avec d'autres, moi je les comprends, eux ne sont pas habitués à notre mode de vie, ils ne savent pas réellement comment ça se passe en Afrique donc..

BS : pour quelles raisons toi ça t'empèche d'aller vers les autres ? la peur ?

MOUSTAPHA : non je dirai pas la peur mais il y a la méfiance. Parce que moi j'ai été victime de ça, quand je suis rentré en France, parce que chez nous, dans notre coutume, tu ne peux pas

rentrer dans un lieu sans que tu dises bonjour ou bonsoir, chez nous c'est automatique mais bon j'ai compris ici c'est le contraire, tu peux te croiser avec quelqu'un si tu veux-tu les salues, si tu veux-tu.. t'as pas le droit en fait, chez nous t'as obligatoirement le droit de quand tu te rencontres avec quelqu'un si tu le es plus âgé que la personne, il te salue si la personne est plus âgée que toi, tu le salues, il y a tout ça quoi..

BS : c'est pas les mêmes codes

MOUSTAPHA : c'est pas les mêmes codes et bon ici même quand tu vas adresser la parole à un natif d'ici, il ne te connait pas trop, il te donne même pas le temps, donc euh. Des fois ça arrive il y a d'autres ils t'accordent le temps franchement mais d'autres je ne sais pas si c'est la peur ou si c'est la méfiance mais bon j'ai cette confusion.

Parce que moi ça m'est arrivé, je sais pas si c'est du racisme, hein mais par exemple je vais m'assoir au parc avec des amis, il y a un blanc installé à côté, il va partir dès qu'on arrive, ou par exemple s'il reste une place dans le bus, parce que la dernière foi, il restait qu'une place, la personne elle a pas voulu s'assoir à côté de moi. Y a tout ça qui arrive.

BS : et si je comprends, c'est comme un cercle vicieux, tu ne veux pas revivre ça alors, tu évites les situations et tu vas moins vers les blancs ?

MOUSTAPHA : ben forcément, c'est pourquoi tu vois dans un lieu public, tu vois un groupe de black qui sont là, ils s'associent pas avec d'autres blancs ;

BS : tu peux expliquer pourquoi par exemple l'été vous vous retrouvez parfois 20 jeunes black ?

MOUSTAPHA : bon y a un peu le côté racisme mais surtout parce que vous vous connaissez pas vraiment et c'est difficile de créer l'amitié avec un blanc. Même j'ai le doute de rencontrer une femme blanche.

Parce que je crois qu'ils doutent de nous parce que nous ne sommes pas chez nous, parfois s'ils nous montrent ces trucs là, ça nous touche trop. Des fois c'est triste, je me vois différent des autres et je me dis que si je suis chez moi, ça va pas arriver.

BS : et tes liens avec Pluriels, comment ça se passe maintenant ?

MOUSTAPHA : franchement je peux dire que ça se passe bien, parce qu'ils m'ont promis qu'ils m'aideraient et c'est en exécution pour être honnête.

Parce que j'ai passé des moments difficiles et ils m'ont toujours remonté le moral et ils m'ont toujours dit qu'ils seront là pour moi et je vois ça. C'est tout ce que je peux dire.

BS : tu peux dire que tu te sens soutenu ?

MOUSTAPHA : oui, même quand j'avais eu des problèmes avec mon apprentissage, ils m'ont toujours dit que ça va aller, et ils ont réussi à me sortir de là. Ils m'ont toujours dit qu'ils feront leur mieux pour moi et finalement maintenant ça va et c'est le moral premièrement, le moral c'est le guide humain en fait.

BS : elles ont fait quoi pour ton moral ?

MOUSTAPHA : bon, c'est par rapport à leur implication, à leur euhh. Bon je peux dire que c'est par rapport à ce qu'elles m'ont montré ouais. Parce que là, chacun appelait de gauche à droite pour chercher des apprentissages, y a d'autres qui venaient me voir, en disant que je suis pas seul, qu'ils sont toujours avec moi donc . Et ils se sont vraiment battus, franchement, jusqu'à je trouve un autre patron. Franchement moi-même j'ai vu dans leur manière de faire, ouais.

En fait j'ai vu que les propos sont en train d'être tenus maintenant. Parfois c'est le contraire, on peut te rassurer au début en te faisant des promesses et qu'en fait après y a rien.

BS : tu as des exemples toi ?

MOUSTAPHA : moi, sauf mon patron qui me promettait un apprentissage en carrelage

BS : et d'autres MNA t'ont partagé ces expériences mauvaises ?

MOUSTAPHA : non mais même parmi les amis. Ouais , y a de ces personnes qui te promettent et en fait ils sont pas fiables. C'est des choses qui arrivent.

BS : Donc si je comprends bien te sentir soutenu, c'est aussi savoir que tu peux compter sur la personne et qu'elle est fiable en fait ?

MOUSTAPHA : ben oui !

BS : et plus largement d ans ton avenir, comment tu te projettes dans tes relations ?

MOUSTAPHA : bon après ma minorité, ma formation et truc, je peux dire que j'ai élargi mes relations.

BS : et tu penses garder des liens avec tous ?

MOUSTAPHA : avec ceux, avec qui on est d'accord à 100%, pourquoi pas ? les autres, peut-être on se croise on se salue.

BS : et en terme de famille, tu arrives à t'imaginer, tu aas déjà un peu des projets ?

MOUSTAPHA : par rapport à ça, je n'ai aucune idée, je peux pas encore imaginer des choses pareil. En tout cas ça va dépendre de la personne, si elle répond aux critères que je me suis donné. Je veux rencontrer en fait je veux rencontrer une bonne personne, qui peut aussi plaire à mes parents.

ANNEXE 2

ENTRETIEN SALIMOU

BS : Quand tu es arrivé ici, qu'est ce qui a fait soutien pour toi ? de quoi tu avais besoin pour te sentir soutenu et pourquoi ?

SALIMOU/ au début, quand je suis arrivé, au première, j'avais besoin d'avoir un toit et aller à l'école et le moral.

BS : qu'est ce que tu veux dire par là, le moral ?

S : le moral, c'est tranquillité je veux dire, faire ce que tu veux faire et être à l'aise, dormir bien, être un peu libre dans la vie, ne pas être sous pression de quelqu'un qui t'oblige de faire qqch que tu ne veux pas faire, c'est un peu ça.. choisir ta vie en toi-même, choisir ce que tu veux faire et ce que tu veux devenir.

BS : quand tu es arrivé, on peut dire en France ou ici à Aubenas ?

SALIMOU :non mais c'était en France au tout premier, à Nîmes.

A Nîmes ce que j'avais besoin, c'était un toit être entretenir, me mettre à un côté que je me sens humain moi aussi.

B : donc ça c'était quand tu étais à Nimes et puis tu as eu la minorité et tu es arrivé sur Aubenas.

SALIMOU : sur Aubenas, j'avais d'autres objectifs : c'est d'aller à l'école, tout de suite de trouver un boulot aussi tu vois, de faire un métier que j'aime beaucoup et j'ai pu avoir choisi ce que je veux et ce que j'aime seul quoi, tranquille, voilà.

BS : Et à ce moment-là, est ce que tu arrives à te souvenir des personnes au sens large que tu as rencontré ?

SALIMOU : je ne me souviens pas de toutes leur nom mais je connais beaucoup de personnes qui m'ont fait du bien depuis que je suis arrivé à Nimes et jusque là

BS : alors quand tu es arrivé sur Aubenas, on va cibler ce moment là, est ce que tu arrives à te souvenir, il y a plus de deux ans maintenant, est ce que tu arrives à te souvenir de comment ça s'est passé dans tes relations mais un peu au sens large, avec ceux que tu as rencontré ?

SALIMOU : je peux dire juste quelques trucs, au début c'était pas facile même avec vous les éducatrices…euhh..On n'était pas, on se connaissait pas avant, parler devant vous, c'était pas commode quoi, on pouvait se voir, c'est vous qui parlez, posez des questionsmais mois je

faisais que répondremais après ça, j'ai commencé à m'adapter, la vie comme avec vous parce qu'on se voit souvent et c'était bien aussi

BS : tu t'es senti un peu plus à l'aise..

SALIMOU : ouioui

BS et même au collège, car tu as commencé par le collège toi ?

SALIMOU : bah oui, au collège aussi d'abord avec les éducatrices, au début t'as le doute de parler, pourquoi elle me pose cette question, qu'est ce quelle veut savoir, tu vois…t'as pas assez de confiance avec eux, mais au fur et à mesure, tu sais que tout ce que tu demandes, une fois que tu demandes qqch, on te le fait, tu te dis ouais, c'est une personne de confiance, elle mérite au mois le bénéfice du doute.

Au collège aussi, quand je suis allé, au début c'était dur, je me gérait à côté, je me mettais pas avec le groupe, j'étais tout seul mais avec les profs qui m'aimaient trop tu vois, ils voulaient pas que je sois à côté, ils m'appelaient toujours d'être avec les gens et dans ma classe j'ai eu des potes aussi meilleurs, y a des gens qui venaient souvent vers moi.

SALIMOU, tu as quoi, qu'est-ce que tu veux, il suffisait que je demande et on me donnait et c'était bien aussi mais c'était difficile quand même pour de vrai au début.

(…)

SALIMOU : au début tu vois, quand tu viens d'arriver t'as pas le même accent que les autres, y a certains qui te voient comme un peu agressifs, comme ceux qu'on voit à la télé, la réalité quoi mais y a certains qui ont la mentalité plus élevée que les autres qui sont tout le temps prêt à toi, comme moi notre comment on appelle déléguée de classe, c'était une dame mais, c'était une fille mais elle était très gentille. Elle était l'esprit ouvert (…)ça m'a donné l'impression, ouais je suis côtoyé avec les bonnes personnes quoi, ça me donnait le courage d'aller à l'école.

BS :c'était important pour toi que quelques personnes se soucient un peu de toi ?

SALIMOU :vraiment, c'était très très important pour moi qui se souciaient de moi quoi.

BS : est ce que tu peux me parler un peu des autres jeunes de pluriels, comment toit tu vois les relations que vous avez entre vous ?

SALIMOU : Par contre les autres jeunes souvent on se voit même pas beaucouip mais y a certaines qu'on se voit au moins deux à trois fois quatre fois par jour. On s'appelle au téléphone, on se sent loin des fois, on rigole mais quand on est ensemble aussi c'est très bien. Tu sais y a des jeunes qui aiment bien blaguer, d'autres qui n'aiment pas parler, dans les jeunes y a toutes les catégories, on peut pas on n'a pas les mêmes rythmes de vie mais à peu près quoi, on a les mêmes trucs de coutumes, quand on se voit quand même on arrive à s'entendre

BS : est-ce qu'on peut dire du coup que rencontrer les autres jeunes, ça a fait soutien pour toi, est ce que ça, ça t'a encouragé quand tu es arrivé et est ce que ça continue à te faire du bien au moral ?

SALIMOU :ouioui, quand je suis arrivé, ça m'a encouragé, vous êtes là, surtoutmême quand tu vois les autres jeunes qui ont commencé de l'école et qui commeencent à avoir du boulot, tu t'approches à eux et ils te donnent de l'espoir, comme ça c'est au début c'était comme ça comme ça, toi-même ça te donne du courage, c'est le seul moment quand tu es avec les jeunes tu te sens à l'aise chez toi car souvent on n'est même pas obligé de parler français, on peut parler notre dialecte propre, du coup en ce moment tu as un peu la joie quoi.

BS : qu'est ce qui fait que ça te donne de la force ?

SALIMOU : premier, d'abord tu te sens comme si t'es en famille, même si tu n'es pas de la même famille, quand on est ensemble, on se sent comme si on est de la même famille

BS : et ce serait quoi être une famille alors pour toi ?

SALIMOU : une famille pour nous, c'est que les choses tu peux parler avec quelqu'un, si tu as un petit truc comme ça, il te donne des conseils, te soulage, même souvent, si entre nous, tu es en manque de moyens pour faire quelquechose,comme ça, tu peux venir voir quelqu'un, il te prête des sous, on se soutient quand ça va ou quand ça va pas aussi

Maintenant quand on est ensemble, on parle de notre progression, souvent on parle des souffrances qu'on a eu ensemble, ça fait dégager comme si tu t'expliques pour raconter tes histoires quand tout va bien un peu chez toi quoi,

BS : oui..

SALIMOU :du coup ça nous fait grandir un peu aussi quoi, dire moi j'ai fait ça, j'ai traversé ça, quand j'étais là, c'est comme je dormais, on raconte des histoires comme ça, des histoires de famille.

BS : des histoires de famille du pays ? que vous avez en commun ?

SALIMOU : même pas des histoires qu'on avait en commun, tu vois moi je peux traverser qqch que l'autre n'a pas traversé mais il a traversé quelque chose ça l'a un peu dépassé, il dit, il a l'impression que ça va pas. Moi je peux lui raconter le mien, je dis moi j'étais ça, j'étais ça et aujourd'hui ça va mieux que toi donc t'as pas à t'inquiéter, ça va aller ton cas n'est pas assez grave quoi !

BS : comme si ton expérience à toi, ça permettait à l'autre de le soulager et toit tu as eu l'impression que d'autres te partageaient leurs expériences et ça a pu te soulager dans ton parcours ?

SALIMOU : voilà, oui oui j'ai beaucoup eu ça. Même parfois, à vrai dire on a beaucoup de sujets à aborder en fait, même des fois on peut parler le développement de notre pays, , pourquoi ça avance pas, on peut parler de tout quoi (…) on va faire des débats

BS : et ça, ça fait du bien ?

SALIMOU : ça fait du bien, même pas que les débats politiques mais surtout quand on parle de la route, la route qu'on a entamé de en Guinée jusqu'à là parce que toute les souffrances que tu passes, on peut passer des heures à raconter ça.

BS : ah vous vous racontez ça ?

SALIMOU : oui des fois, souvent même !

BS : qu'est ce qui a fait que tu t'es rapproché de certains ?

SALIMOU : on se fréquent mais si je viens chez toi et que tu viens pas chez moi en retour, dans ma tête directement tu t'en fous de moi, du coup c'est pas la guerre mais si on se voit ailleurs on peut discuter tout tout tout mais il n'y aura pas trop d'amitié entre nous. 5…°

SALIMOU : parmi nous aussi, y a des gens qui ont des gros cœurs tu leur dis juste petit truc, ils sont énervés

BS : sensibles ?

SALIMOU : oui beaucoup de sensibilité, du coup parmi nous y a beaucoup de personnes qui essayent d''éviter ça aussi pour ne pas faire des bagarres, la police, là ça arrive tout le temps même si tu vouis souvent on ne se mêle pas, souvent même pas avec le groupe, souvent avec les autres blancs, que ce soient les arabes, tout tout tu vois, souvent on craint de ça ! dire que si tu t'approches à eux, ils ont leur famille, leur situation toi d'abord, il te faut faire la demande, la préfecture, du coup si tu te mets dans la merde

Tu vois on se donne des conseils ça aussi, si on voit un collègue, il fait des conneries, il fume tout tout tout, on lui fit ce que tu fais c'est pas bon, si on te choppe avec ça tu auras des problèmes

J'ai dit tout le trajet que t'as fait jusqu'à là, c'est zéro quoi !

BS : les gens que tu fréquentes plus, comment tu définis les fréquentations que tu as avec eux ?, est ce que tu peux dire que tu as des amis dans pluriels par exemple ?

SALIMOU : je peux dire que j'ai des amis dans pluriels jusqu'à un niveau, parce que moi ce que j'appelle ami, c'est quelqu'un qui peut te supporter les moments difficiles, très très difficiles je veux dire

Ou bien des fois il t'appelle pour prendre de tes nouvelles, tout tout, moi j'appelle ça des amis, alors que dans pluriels comme ça on peut s'appeler en pleine journée ou même à 1H, 2H, toi tu dors pas, tu vois quelqu'un qui est en ligne, tu dis : »qu'est ce que tu fais en ligne ? pour moi c'est un peu ça, tu vois.

Sinon pour de vrais vrais amis, j'ai pas de vrais vrais vrais amis dans pluriels parce que moi vrai vrai ami, c'est comme si, c'est quelqu'un j'ai grandi avec, jusqu'à là là on se fréquente.

J'en ai un mais il n'est pas, il n'est pas, il n'est pas ici. Il est à Valence. Souvent c'est le gars que tu vois chez moi.

BS : des amis, pour toi, si j'ai bien compris, ce serait pour toi des personnes à qui tu peux raconter tes plus gros malheurs et dont tu te sens compris ?

SALIMOU : Oui oui

BS : alors avec cet ami, comment vous créez votre amitié, est-ce que vous faites des choses ensemble ?

SALIMOU : on crée notre amitié d'abord, c'est sur la confiance. Cet ami, ça date depuis plus de 10 &ns.

BS : ah c'est depuis le pays en fait ? et vous avez fait la route ensemble,

SALIMOU : nononon, moi j'étais là avant, mais tu sais moi un ami, c'est quelqu'un avec qui je peux faire des projets, comme lui, je peux faire…

C'est qu'un ami, c'est une personne que je peux lui donner tout en moi, donner tout ce que je possède et je ne crains rien. Dans ma tête le jour que je serai prêt à récupérer le truc, je connais sa mentalité.

BS :mm mm

SALIMOU : je connais tout ce qu'il peut faire, tout ce qu'il n'est pas capable.

C'est la seule personne aussi qui peut me dire,si je fais un truc, il m'appelle il me dit non ce que tu fais, quand tu fais, tu le regretteras comme ça comme ça.

BS :Pourquoi dis tu que tu serais obligé de l'écouter ?

SALIMOU : Parce que les conseils qu'il me donne, vraiment il n'est pas jaloux de moi.

Quand tu es dans le problème, tu sais tu es un peu aveuglé, donc celui qui n'est pas dans le problème, il réfléchit mieux que toi, dans ma tête je me dis, non lui il réfléchit mieux que moi et après deux jours, trois jours, si je fais ce qu'il m'a dit, je trouverai qu'il avait raison.

BS : alors là tu as parlé de jalousie, est ce que tu pourrais dire que ceux que tu côtoies plus au quotidien à Aubenas, par rapport à ton ami qui est à Valence, il y aurait de la jalousie entre vous ?

SALIMOU : Ben oui, ben oui, des fois il peut avoir des jalousies entre nous.

BS : est-ce que la jalousie pourrait être un frein pour faire des réelles amitiés fortes entre vous ?

SALIMOU : Ben non, pour moi, jalousie ne peut pas être un frein mais l'hypocrisie peut faire un frein entre moi et quelqu'un d'autre, ce que moi j'appelle hypocrisie : ce que tu dis devant moi et ce que tu dis derrière moi, c'est pas pareil quoi.

Et y a des jeunes parmi nous, quand tu es en France, ils te disent tout ce que tu veux entendre et dans ton dos, ils disent ce qu'ils veulent quoi.

BS : mmmmm

SALIMOU : ou bien il te dit : ah je fais ça parce que, je m'adresse à lui parce qu'il y avait les gens, tout tout tout comme ça quoi. donc pour éviter tout ça, tu…

BS : par intérêt ?

SALIMOU : Voilà, par intérêt, comme moi je dis souvent, à Aubenas, si je fais quelque chose, je préfère le faire tout seul, là comme ça je me sens en sécurité.

BS : MMM,c'est un peu la confiance encore ?

SALIMOU : voilà, c'est ce qui est la confiance.

BS : et donc à ton ami de Valence, est-ce que tu lui as confié des choses personnelles, comme des malheurs ou des relations avec ta maman par exemple ?

SALIMOU : Ben oui, je lui ai beaucoup confié, je lui ai beaucoup confié, même problème familial

BS : ah oui ?

SALIMOU : ben oui, si j'ai un truc familial qui me tape la tête et j'ai du mal à faire quoi que ce soit avec, je peux l'appeler, soit je peux dire… même si je lui dis comme ça, je me sens pas bien des fois il peut se déplacer juste pour venir me voir, comment tu te sens, tout tout tout quoi. Là parce que c'est un truc, si je lui dis quelque chose, ça ne sortira pas, je ne vais jamais l'entendre ailleurs

BS : MMM, t'as confiance en lui, vraiment

SALIMOU : c'est ça, j'ai confiance en lui comme il a confiance en moi, c'est que la confiiance est réciproque.

BS : et cette amitié, elle a commencé au pays ?

SALIMOU : elle a commencé euh, on s'est croisé au collège à peu près ouaisn au débuut du collège, on avat les même situations, les parents nous dirigeaient de même manière, on était obligés de faire quelque chose qu'on ne voulait pas faire, tu vois et en plus il était quelqu'un qui était super intelligent en classe et moi aussi je parlais pas beaucoup.(…)

Et en plus, je le voyais, comme lui il était maltraité chez lui, comme moi j'étais maltraité chez moi, on avait un peu plusieurs points de commun, plusieurs points de commun.

La seule différence c'est que ma maman vivait et lui sa maman vivait plus, du coup mais on était tous les deux élevés par un oncle paternel.

BS :MM d'accord, et du coup vous êtes partis pour les même motifs, vous en avez parlé ensemble ?

SALIMOU : None en fait moi je suis sorti, c'était pas de ma propre volonté, et lui aussi je crois, c'était pas de sa propre volonté. C'est arrivé, on est tous chanceux, mais après quand lui il s'est retrouvé, il était en Italie, ben je l'ai dit, je suis en France, du coup je crois qu'il avait un frère aussi ici et c'est lui qu'il l'a fait venir.

Il a demandé minorité et il a eu mineur et il a été envoyé à Valence.

BS : Alors, du coup ce que je comprends, vous vous rendez des services, et avec lui, c'est l'un et l'autre, vraiment c'est la confiance réciproque, vous pouvez compte l'un sur l'autre.

SALIMOU : Non même pas pour le service rendu quand même, même pas que vous êtes amis proches, même moi y a quelques-uns, il peut y avoir des jeunes de Pluriels, comme par exemple je parle jamais hein, qu'on parle jamais, qu'on se connaisse même pas, il peut se déplacer, il vient chez moi, il dit : SK, j'ai besoin de ça, est-ce que tu peux m'aider ? je peux lui donner, j'ai pas.., je m'en fou qu'il me…

BS : Ah, un service c 'est autre chose que l'amitié ?

SK : Oui parce que tu vois, les services, on se dit aujourd'hui c'est lui qui en a besoin, peut-être demain,… ça peut être moi. Ce que je fais du bien … à les personnes, c'est que tu.. Quand je pense à moi, Moi quand je pense à mon passé un peu, là je travaille pas, j'avais pas de sous mais aujourd'hui il y a des jeunes dans Pluriels qui travaillent pas, qui n'ont pas de sous. Exemple : quelqu'un peut venir me voir comme ça , et il dit j'ai ça, j'ai ça, vraiment j'ai besoin d'argent, ben je peux lui dire moi je te prête et tu me rembourses quand tu veux.

BS : Parce que toi tu te rappelles que tu as été dans cette situation, c'est un peu ça ?

SALIMOU : voilà, je peux dire aussi, peut-être demain, il peut commencer à travailler, ou même s'il travaille pas, je peux avoir quelque chose et il peut m'apporter, je peux lui demander aussi, je sais… ça c'est les moments difficiles, la personne tu l'aides à un moment difficile, elle va jamais oublier.

Comme par exemple, même là, association Pluriels, même si moi je deviens quoi que ce soit, j'ai une histoire avec vous, personne ne me.., même si après 60 ans, personne..tu viens, tu me parles du nom de Blandine, je dis ouais, je la connais.

BS : Ok et est-ce que les autres jeunes t'ont aidé quand tu es arrivé, c'est un peu ce que tu m'as déjà dit, ils ont pu te donner un peu leur expérience, ou même te prêter de l'argent quand tu en as eu besoin…

SALIMOU : ben même pas juste l'expérience mais ils étaient là aussi pour le soutien moral, exemple : tu parles avec un jeune qui a déjà son papier, toi tu vois le titre de séjour, tu te dis le

jour que j'aurai le mien aussi, il peut te dire non c'est facile, tu auras le tien, il ne faut même pas t'inquiéter pour ça.

Tu vois, si tu fais pas, tu n'as rien à voir avec la police, il faut éviter la police, évite toute personne qui vont te créer des problèmes, reste loin de ça, tu auras ça aussi.

Et aussi, tu as besoin de trucs comme les habits qui t'offrent. Les anciens aussi, ils te disent, j'ai ça est-ce que ça peut t''aller ?

Moi, j'ai M qui m'a donné deux paires de chaussures

BS : mmm, c'est ça. Et tu t'es senti soutenu comme ça ?

SALIMOU : voilà et en plus, c'était des paires neuves, il n'avait jamais porté. C'est le geste qui m'a fait.. il n'attend rien en retour alors je me dis c'est une bonne personne. En plus on était ensemble, souvent on mange ensemble, tu peux préparer, tu l'appelles, ça te réconforte, tu dis que ouais, tu es entouré avec les personnes, en plus c'est que ça te donne l'espoir parce que on est tous là , on a tous , à peu près à 99%, on a tous le même objectif.

BS : mmm mmm

SALIMOU : Du coup si t'as le même objectif avec une personne, en tant que vous vous voyez, vous pouvez vous raconter que les nouvelles choses, il n'y aura pas de .. passé quoi.

BS : est-ce que tu as gardé contact avec des anciens de Pluriels qui ont quitté Aubenas ?

SALIMOU : oui, avec deux personnes je peux dire, mais tu sais à propos de l'ancienneté, une fois qu'ils ont eu tout ce qu'ils veulent, il se croient un peu supérieur par rapport aux autres, ils oublient qu'ils sont passés par là.

BS : mmm, t'as eu ce sentiment là avec les anciens qui sont passés par Pluriels ?

SALIMOU : oui, certains oui mais moi je garde deux anciens. Et tu sais y a des anciens qui ont des caractères durs aussi, et tu peux avoir des trucs de communauté, dialectes, y a les gens aussi qui disent je parle pas avec… comme chez nous y a des problèmes souvent de ethnies comme ça entre les peuls et les malinkés tu vois, si tu tombes sur un peul ici qui a les mêmes mentalités que les gens qui sont là-bas, qui dit j'aime pas les malinkés, là vous allez pas vous entendre, comme si tu tombes sur un malinké qui dit j'aime pas les peuls.

BS : et ça arrive, en fait que les problèmes du pays continuent ici ?

SALIMOU : ben oui, souvent, ça arrive dans les débats politiques mais c'est pas jusqu'à le niveau de là bas.

BS : après chacun prend un peu ses distances ?

SALIMOU : non même pas, si on voit que dans un débat, il y a trop de tensions, souvent on arrête, on arrive à arrêter et on prend d'autres sujets.

BS : ah d'accord.

Et en dehors de Pluriels, par exemple, au boulot, au CFA, comment ça se passe tes relations ?

SALIMOU : ben moi, je peux dire que je suis chanceux, partout où je passe, je trouve toujours les bonnes personnes, comme au CFA, par contre moi dans ma casse, je suis le seul black, je suis le seul noir mais tu vois, je vois pass les différences entre nous, on peut se taquiner. Les profs, des fois ils portent plainte et disent dans leur classe, ils ne parlent que du racisme, tout tu vois ?

BS : ah, alors que pour toi, pour vous c'est un jeu, un vrai jeu ?

SALIMOU : parce qu'on est mélangé, dans notre classe, y a des protugis, y a des arabes, y a des français, tu vois, y a brésilien.

BS : mmm mmm

SALIMOU : au boulot aussi ça va, y a le respect, c'est le monde professionnel. Quand même moi j'ai appris beaucoup de choses dans mon entreprise, comment me comporter avec les gens dans le monde professionnel et puis c'était pas ma communauté qui m'a appris.

BS : et est-ce que tu penses que si dans ta classe, vous étiez plusieurs black comme tu dis, est ce que ça changerait les relations avec les autres ?

SALIMOU : oui ça changerait.

Dans ma classe, si c'était beaucoup de blacks, ça changerait parce que jjaurais pas le courage de m'approcher à les autres et même s'ils s'approchent de moi aaussi, je veux pas, dans ma tête, je me dis, je veux éviter des problèmes, tu vois, tout tout quoi..parce que des fois, on n'a pas les mêmes coutumes mais des fois aussi il y a une importance quand tu te retrouves tout seulavec d'autres communautés, c'est que tu t'adaptes vite.

Comme moi au collège, pour de vrai j'avais peur, y avait des filles qui me disaient SALIMOU donne moi ton snap, mais pour de vrai j'avais peur.

Je disais non, si son père prend son téléphone, elle peut me créer des problèmes alors que c'est pas ce qu'elle pense.

Je disais souvent que j'avais pas de téléphone, j'évitais comme ça.

SALIMOU : même au boulot, mon collègue, on était très d'accord mais on a fait une année sans donner le numéro.

BS : même aujourd'hui tu te dis…. ?

SALIMOU : non mais c'est pas que je veux pas donner mon numéro mais moi avant de côtoyer une personne, il faut que je sois rassuré, y a pas de risque

BS : pour faire confiance.

SALIMOU : il faut que, y a le bénéfice du doute.

BS : et aussi, est ce que avec les éducatrices, par exemple, est ce qu'il a fallu que par exemple les anciens jeunes vous disent, non mais c'est bon tu peux leur faire confiance pour que toi ça te permette de nous faire confiance ?

SALIMOU : oui ça aide aussi tu vois, toutes les éducatrices tu vois à peu près, il y a une préférence, mais aussi parmi nous tous, il peut y en avoir une, tout le monde la préfère.

BS : oui, tu veux dire individuellement, il y a quelqu'un qui a une préférence et dans le groupe…

SALIMOU : y a une aussi tout le monde la préfère.

BS : et alors ça fait quoi, ça sur toi par exemple ?

SALIMOU : ben moi si je dis tout le monde la préfère (…)parce que tu vois la parole du groupe c'est important parce que tu vas dire aussi si tu vois que tout le monde est d'accord sur une chose, c'est que à 80% tout ce qu'ils disent c'est peut-être vrai.

BS : mm d'accord, est ce que tu lui as fait confiance parce que les autres l'avaient dit ou tu as eu besoin de toi aussi vérifier ?

SALIMOU : oui non mais des fois tu vérifies, exemple quand tu viens d'arriver, si les anciens te demandent qui est ton éducatrice, tu dis c'est celle-là, ils te disent ah fais attention ou bien ils te disent ne te laisse pas faire, ne te laisse pas qu'elle te fasse tout, elle ne te fera pas beaucoup.si tu dis c'est telle autre éducatrice, alors ils te disent qu'elle va tout faire pour t'aider.

BS : est-ce que tu peux dire que maintenant c'est vous les anciens, est-ce que vous faites pareil avec les nouveaux ?

SALIMOU : oui oui ça continue, on lui dira telle éducatrice est la meilleure mais lui aussi va pas faire directement aveuglement confiance en la personne.

Mais pour vrai vrai quand tu viens d'arriver avec les éducatrices, c'était pas facile, moi personnellement j'avais pas confiance.

BS : mmm, j'ai l'impression mais tu me dis si je me trompe qu'au début dans toutes tes relations, c'est comme si tu te disais, il faut que je fasse attention et c'est quand que tu commences à faire confiance ?

SALIMOU : moi aussi ma confiance, c'est dû à l'expérience que j'ai vécu, c'est que j'ai croisé des personnes qui ont joué comme des bonnes personnes et à la fin je vois qu'il s'est servi de moi.

BS : trahison on peut dire ?

SALIMOU : beaucoup de trahison, beaucoup de souffrance, tu vois même problème familial, tu sais j'en parle pas mais y a beaucoup de choses qui sont passées devant moi, qui devraient pas passer devant moi. Ça a trop joué sur ma vie

La confiance pour moi c'est un peu dur mais je peux t'accorder le bénéfice du doute, jusqu'à un niveau .

BS : tu restes sur tes gardes.

SALIMOU : je peux te dire quelque chose comme ça et j'attends et si j'entends après quelqu'un d'autre me dire comme ça, comme ça alors e me dis la personne ne mérite pas de ma confiance.

BS : et alors à quel moment tu as confiance, c'est quand que tu te dis ça y est là je crois que je peux me lâcher et lui faire confiance ?

SALIMOU : quand je te dis beaucoup beaucoup de trucs, je te dis plein de choses et je te dis je veux pas que tu dis à…exemple un jour je t'appelle et je te dis je suis prêt à te dire toutes mes souffrances, je ne veux pas que tout votre groupe soit au courant mais tu vois en toi j'ai confiance, tu te rappelles quand on était dans la voiture, je voulais te parler parce que j'ai confiance.

BS : mm mm, d'abord tu testes si tu peux avoir confiance et après tu fais confiance ?

SALIMOU : voilà, soit aussi c'est parce que tu t'es battu pour nous même pour les passeports.

Pour de vrai au début c'est pas facile.

Souvent, nous, on est ensemble, on a envie d'aller avec les autres couleurs mais l'impression qu'on a, peut-être il est raciste, peut-être il n'est pas raciste.

BS : Oui t'as cette première question de racisme que tu te poses

SALIMOU : oui tu vois une personne, tu veux l'aborder, c'est ça souvent, première idée qui vient en tête, moi personnellement, c'est ça. Est-ce qu'elle va pas m'agresser ou elle va m'accepter ?

C'est pour cela pour nous, c'est plus facile de collaborer avec les personnes on se connait un peu qu'avec les inconnus comme ça.

Moi quand même pour de vrai, j'attends que les personnes viennent vers moi pour savoir qu'elles ne sont pas racistes.

Même mon patron il m'a dit ne tend pas ta main avant l'autre ?

BS : c'est ton patron qui t'a dit ça ?

SALIMOU : oui parce qu'il a été victime de ça comme il est arabe. Mon patron il me donnait beaaucoup de conseils.

Tu sais même tu peux avoir la honte parce que vous n'avez pas le même accent.

BS : la dernière question : quand tu penses à ton avenir comment tu te projettes dans tes relations, comment tu imagines que tu vas continuer ?

SALIMOU : moi mon avenir, je mets des étapes, des objectifs.

D'abord mon métier, il faut que je sois tranquille au niveau professionnel je fais des connaissances avec les professionnels, les patrons d'entreprise, les clients. J'essaye de me faire une bonne image, chercher des bonnes relations et après je construirai ma vie.

D'abord moi je veux être un entrepreneur ici ou dans les grandes villes. Parce que mmoi en vrai je prévois de quitter mais la bàs aussi c'est un endroit ou tout est mélangé, il y a plus de méange que ici quoi. C'est que à ce côté les personnes , eux voient pas tellement le côté pour négatif, ils voient pas directement la couleur comme…

BS : oui je crois que je comprends, ils sont un peu plus ouverts tu penses en ville ?

SALIMOU : ils sont plus habitués à la mixité

BS : donc ça c'est au niveau professionnel, et dans ta vie plus intime du coup, tes relations amicales, amoureuses, est ce que tu t'imagines plus tard, est ce que tu réfléchis à ça ?

SALIMOU : même si je réfléchis mais quand même pour faire venir une femme actuellement c'est pas dans mon projet mais pour créer une relation amoureuse, aussi j'ai pas de préférence.

BS : et tes amitiés ?

SALIMOU : je peux continuer à garder mon ami de Valence et quand même y en a quelques uns peut être y aura la confiance, par exemple des jeunes de ma classe.

BS : et ceux de Pluriels ?

SALIMOU : oui on va garder des bons liens, on a rien à se reprocher, on est tous des bons gars les uns avec les autres mais j'ai quand même quelqu'un dans Pluriels, j'ai tellement confiance en lui car lui ne calcule pas alors que les autres ils calculent.

BS : merci beaucoup

ADOLESCENTS ETRANGERS EN FRANCE :

QUAND LES PAIRS DEVIENNENT DE NOUVEAUX REPERES

Mots clés : MNA, PAIRS, SOUTIEN

Les adolescents étrangers qui arrivent sur nos territoires sans responsable légal pour s'occuper d'eux sont nommés Mineurs Non Accompagnés. Ils ont vécu de nombreuses séparations, parfois des pertes, et de nombreuses souffrances. L'arrivée en Europe et en France ne correspond généralement pas aux attentes de ces jeunes.

S'ils ont la sécurité d'être « protégés » jusqu'à la majorité, lorsqu'ils sont reconnus mineurs, leur situation administrative reste précaire car ils devront répondre à des critères d'intégration bien précis pour avoir le droit de rester en France après leur 18 ans.

Sur Aubenas, petite ville de campagne ardéchoise, un Service d'Accueil de Mineur Non Accompagné a ouvert depuis 2019. Il accueille des jeunes garçons, pour la plupart venus d'Afrique de l'Ouest.

Ce travail de mémoire tente de décrire et de comprendre comment la création et la vie du groupe des jeunes MNA sur Aubenas fait soutien pour ces adolescents.

Dans un contexte où les repères familiaux sont absents, quelle rôle joue les pairs dans la création de nouveaux repères pour ces jeunes?

Mémoire du Diplôme Inter-Universitaire « Santé, société et migration »
Rédigé sous la direction de Vincent Tremblay
Année 2023-2024